

JACQUES BACOT

GRAMMAIRE
DU
TIBÉTAIN LITTÉRAIRE



PARIS
LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
11, rue Saint-Sulpice

1946

JACQUES BACOT

GRAMMAIRE
DU
TIBÉTAIN LITTÉRAIRE



PARIS
LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
11, rue Saint-Sulpice

—
1946

AVANT-PROPOS

Nous devons tout de suite préciser la méthode suivie dans cette grammaire. Bien que réduite, celle-ci n'est pas un manuel destiné à « donner une idée » de la langue tibétaine, ni un moyen de « se débrouiller » en présence d'un texte. Son point de départ n'est pas notre propre connaissance des catégories qui font l'objet de la grammaire européenne. Une grammaire ainsi basée se bornerait à énumérer, pour chaque catégorie, les équivalences tibétaines correspondant aux diverses formes françaises. Ce serait là un dépouillement et un classement, de consultation facile peut-être, mais qui ne rendrait pas compte du génie même de la langue étudiée. La présente grammaire est au contraire une synthèse de la morphologie, basée sur la méthode d'enseignement indigène qui, elle-même, est celle des grammairiens indiens du sanscrit. Ce ne sont pas les formes qui se groupent dans un plan vertical sous les rubriques des catégories, mais bien celles-ci qui se rangent à la suite des mêmes formes, lesquelles impliquent les mêmes démarches de l'esprit, qu'il s'agisse de substantifs, d'adjectifs, de pronoms ou de verbes. Une telle vue synthétique de la morphologie gêne sans doute tout d'abord nos habitudes de classement. Mais elle fera dans la suite mieux pénétrer la pensée, même la plus nuancée, que les morphèmes expriment. Sous ce nouvel angle on discernera rapidement, à travers l'apparent désordre, le plan en profondeur de la grammaire indigène.

Nous n'avons fait de concession à notre besoin de classement que là où elle ne compromettait pas l'ordre basé sur la morphologie. Les paradigmes pour une même forme ont été groupés par analogies, alors que le grammairien indigène ne connaît aucun ordre logique. C'est ainsi que dans l'esprit d'un Tibétain, entre l'ablatif de prove-

nance d'un substantif, par exemple, et un participe parfait, ou entre un génitif nominal et un relatif verbal, il n'y a pas de différence. Le verbe tibétain de la langue écrite se conjugue dans les limites de ses flexions. Il se décline aussi selon ses rapports avec les termes qui l'accompagnent. Le cadre de nos grammaires ne peut que se disloquer si on veut y faire entrer de force le tibétain. Si c'est au contraire un tibétain assoupli qui se prête à un cadre non fait pour lui, on le déforme et le rend méconnaissable. Nous avons rejeté cet artifice d'un empirisme commode qui serait ici sans objet. Nous avons préféré demander un effort aux curieux d'une langue, qu'attire l'approximation maxima de la vérité.

Pour donner un aperçu général et aussi complet de la langue, nous traiterons dans un appendice, du tibétain parlé, du langage honorifique commun aux deux langages littéraire et parlé, et de la prononciation.

Cette grammaire donne le minimum indispensable d'exemples. Elle sera prolongée par un index morphologique pouvant être consulté séparément et auquel elle renvoie:

Les difficultés actuelles d'impression nous ont fait adopter à regret la transcription latine du tibétain. L'étudiant retirera un avantage de cette circonstance en s'imposant l'exercice de la transposition en écriture tibétaine.

CARACTÈRES DE LA LANGUE TIBÉTAINE

La langue tibétaine appartient à un groupe primitif général dit sino-tibétain, et plus particulièrement au sous-groupe tibéto-birman, branche occidentale divergeant de l'autre sous-groupe, le sino-thai ou branche orientale. La langue écrite diffère notablement de la langue parlée actuellement. Elle est, dans sa forme classique, une langue technique, en grande partie artificielle, adaptation de la langue parlée au VII^e siècle de notre ère à la traduction du canon sanscrit du bouddhisme, et fonction de ce canon sanscrit. La langue que parlaient les Tibétains à cette époque était en partie fléchié et déjà avancée dans sa tendance au monosyllabisme. Elle répondait aux besoins de barbares nomades préoccupés de leur subsistance, d'élevage, de chasse, de guerre, de magie. Les pandits traducteurs durent accommoder sa syntaxe et son vocabulaire syllabique aux concepts indo-européens et à la spéculation la plus abstraite et la plus subtile qui soit. Cette circonstance historique de la conversion du Tibet au bouddhisme est à l'origine du tibétain sacré ou classique et a déterminé ses caractères. Fixé par l'écriture à cette époque, ce tibétain écrit présente, et seulement dans les verbes, les flexions du parler ancien. Des compositions périphrastiques traduisent les mots composés du sanscrit. Le langage parlé, plus libre, a continué son mouvement vers le syllabisme sans flexion. Son verbe est devenu invariable. Ses mots composés se réduisent en dissyllabes; les monosyllabes conservés dans le parler moderne sont des phonèmes simples, ne répondant plus aux orthographes riches et variées de leur écriture.

La grammaire des Tibétains, dont nous nous inspirons, ne

concerne que la langue écrite ou littéraire. Elle permet d'aborder sûrement les textes non traduits, ou directement les textes traduits, sans la confrontation du texte sanscrit original. Car la morphologie syllabique du tibétain est très pauvre et elle a dû être pliée aux exigences multiples d'une pensée abstraite excessivement développée. La forme fléchie d'un verbe serait elle-même déficiente si elle n'empruntait leur valeur à des éléments extérieurs à elle-même, disséminés dans la phrase et auxquels le verbe est lié par un fil invisible. Réciproquement, la forme d'un verbe peut aussi extérioriser sa valeur. Sa forme honorifique par exemple suffit à désigner le sujet ou le complément par la qualité implicite qu'il leur confère, sans que sujet ou complément soient nominalement ou grammaticalement exprimés. Cette solidarité donne aux termes une valeur de position que la grammaire indigène a déterminée, non par analyse du langage, mais par une synthèse remédiant à ses insuffisances.

Écriture

L'écriture tibétaine est contemporaine de la langue classique. Elle est une écriture d'emprunt et il ne semble pas que les Tibétains aient jamais eu une écriture propre qu'ils auraient abandonnée au VII^e siècle pour celle que nous connaissons et qui n'a pas changé depuis. Un grand nombre de ses éléments cursifs tels qu'ils apparaissent dans des manuscrits du X^e siècle, existaient déjà dans les écritures indiennes usitées depuis plusieurs siècles en Asie Centrale et dans l'Inde même, dès l'époque des Kuṣāna et sous les Gupta. Les lettres capitales, aussi immuables depuis treize siècles que le sont restées les capitales romaines, sont celles de l'épigraphie et de l'imprimerie. Leur rigidité a été motivée et maintenue par la technique de la gravure en creux sur la pierre, et en relief sur les planches d'impression.

Les lettres

Les maîtres indiens rangèrent méthodiquement l'alphabet tibétain dans l'ordre de l'alphabet sanscrit en apportant les modifications nécessitées par le registre phonétique du tibétain. Gutturales, palatales, dentales, labiales, sont en groupes logiques de quatre (deux sourdes dont l'aspirée et deux sonores dont la nasale).

Les autres consonnes sont aussi groupées par quatre mais plus arbitrairement. Trois palatales sifflantes *ca, cha, ja*; deux chuintantes *ža, za* et une semi-voyelle 'a furent ajoutées¹. Les sonores aspirées du sanscrit, n'étant pas représentées dans l'alphabet libétain, sont transcrites par ligature, par la souscription de l'aspirée à la sonore. Les dentales cérébrales du sanscrit sont notées par les dentales correspondantes retournées. La sifflante linguale du sanscrit par la sifflante palatale retournée. Les longues du sanscrit sont notées par la souscription de la semi-voyelle gutturale 'a à la consonne.

ALPHABET

1 ^{er} groupe.....	ྀྎ ka	ྀྎ kha	ྀྎ ga	ྀྎ ña
2 ^e —	ྀྏ èa	ྀྏ èha	ྀྏ ja	ྀྏ ña
3 ^e —	ྀྐ la	ྀྐ tha	ྀྐ da	ྀྐ na
4 ^e —	ྀྑ pa	ྀྑ pha	ྀྑ ba	ྀྑ ma
5 ^e —	ྀྒ ca	ྀྒ cha	ྀྒ ja	ྀྒ va
6 ^e —	ྀྒྷ ža	ྀྒྷ za	ྀྒྷ 'a	ྀྒྷ ya
7 ^e —	ྀྔ ra	ྀྔ la	ྀྔ śa	ྀྔ sa
8 ^e —	ྀྕ ha	ྀྕ a		

Lettres suscrites et souscrites

ྀྎ kya	ྀྎ khya	ྀྎ gya	ྀྎ pya	ྀྎ phyā	ྀྎ bya	ྀྎ mya
ྀྎ kra	ྀྎ khra	ྀྎ gra	ྀྎ tra	ྀྎ thra	ྀྎ dra	ྀྎ pra
	ྀྎ phra	ྀྎ bra	ྀྎ mra	ྀྎ śra	ྀྎ sra	ྀྎ hra
ྀྎ kla	ྀྎ glu	ྀྎ bla	ྀྎ zla	ྀྎ rla	ྀྎ sla	
ྀྎ rka	ྀྎ rkyā	ྀྎ rga	ྀྎ rgyā	ྀྎ rñā	ྀྎ rjā	ྀྎ rñā
	ྀྎ rda	ྀྎ rna	ྀྎ rba	ྀྎ rma	ྀྎ rmyā	ྀྎ rca
	ྀྎ rja					
ྀྎ lka	ྀྎ lga	ྀྎ lñā	ྀྎ lēa	ྀྎ lja	ྀྎ lla	ྀྎ lda
	ྀྎ lpa					
	ྀྎ lba	ྀྎ lha				

(1) Voir la prononciation p. 78.

skā skya skra sga sgya sgra śha
śhā śha śha śha śha śha spra
sba sbya sbra sma smya smra śca

Le *va-zur*, petit *va*, souscrit, assez rare et généralement muet :
kva khva, etc.

Lettres sanscrites : ḷa ḷha ḷa ḷa ḷa ḷa ḷa ḷa
dha bha jha dha

	CONSONNES								VOYELLES		
	ARTICULÉES (MUETTES)				PRG ARTICULÉES SEMI- VOYELLES SONORES		SIFFLANTES		SONORES		
	SOURDES		SONORES		SOURDES		SONORES		SONORES		
	Mascu- lines	Aspirées très vivantes neutres	Fémi- nines	Nasales très féminines	Fémines	Stériles	Très vivantes chaudes féminines		Stériles		
									Très vivantes féminines		
Gutturales...	क <i>ka</i>	ख <i>kha</i>	ग <i>ga</i>	ङ <i>ṅa</i>	च <i>'a</i>			ह <i>ha</i>	अ <i>a</i>		
Palatales.....	ठ ठ <i>ṭa ṭa</i>	छ छ <i>ṣha ṣha</i>	ज ज <i>ja ja</i>	ञ <i>ña</i>	य <i>ya</i>	ञ <i>ṣa</i>	श <i>śa</i>			इ <i>i</i>	ए <i>e</i>
Dentales.....	ल <i>la</i>	थ <i>tha</i>	द <i>da</i>	न <i>na</i>		ल <i>la</i>	ड <i>ḍa</i>	स <i>sa</i>	Chaude très vivante		
Labiales.....	प <i>pa</i>	फ <i>pha</i>	ब <i>ba</i>	म <i>ma</i>	व <i>va</i>				Fermée	उ <i>u</i>	ओ <i>o</i>
Linguales....						र <i>ra</i>					

Lecture

RADICALES. — Toutes les consonnes peuvent être radicales. Comme en sanscrit, le son *a* leur est inhérent si elles ne sont affectées d'aucun des signes-voyelles *i, u, e, o*. Les consonnes gutturales *ḡa* et *a* servent de support vocalique à ces quatre signes-voyelles quand ces voyelles sont isolées : ḡ' *a*; ḡ' *i*; ḡ' *u*; ḡ' *e*; ḡ' *o*. ḡ' *a*; ḡ' *i*; ḡ' *u*; ḡ' *e*; ḡ' *o*.

D'autres lettres, préfixes, suffixes, suscrites, souscrites, concourent à la formation de la syllabe. Ces satellites, sauf les lettres souscrites, ne sont pas gémées dans la prononciation actuelle, mais elles modifient l'accentuation, l'articulation et la vocalisation du radical. On pense que ce sont des éléments usés des anciens mots fléchis. Aujourd'hui ils constituent l'orthographe qui permet de noter différemment et de distinguer les homonymes syllabiques.

LIGATURES. — Les lettres suscrites et souscrites, limitées quant à elles-mêmes et quant aux radicales qu'elles peuvent affecter, se soudent, plus ou moins déformées, à ces radicales et par ligature.

Ex. : ḡ' *gya*; ḡ' *rgya*; ḡ' *bya*; ḡ' *bra*; ḡ' *dra*, etc.

La grammaire indigène ne les mentionne que pour la phonétique, en dehors de la morphologie.

PRÉFIXES. — La grammaire donne au contraire une importance essentielle aux suffixes et aux préfixes. Parmi les trente consonnes, dix, toutes sonores (sauf *sa*) et féminines, sont suffixes :

ḡ' *ga*; ḡ' *ṅa*; ḡ' *da*; ḡ' *na*; ḡ' *ba*; ḡ' *ma*; ḡ' *a*; ḡ' *ra*; ḡ' *la*; ḡ' *sa*.

Parmi ces dix suffixes, cinq peuvent être préfixes :

ḡ' *ga*; ḡ' *da*; ḡ' *ba*; ḡ' *ma*; ḡ' *a*.

Ces derniers indiquent le temps et la voix dans les verbes. Ils n'ont pas de valeur morphologique dans les substantifs mais ils affectent la prononciation de la consonne radicale¹.

(1) Le tableau qui suit précise les affectations des préfixes. En dehors de lui il n'y a que des incompatibilités phonétiques ou orthographiques. Leur connaissance permet de redresser des erreurs de lecture et les fautes d'orthographe ou d'impression :

ḡ' *ga* précède les radicales *ḡa, ṅa, la, da, na, ca, ḡa, za, ḡa, sa, sa*.

Les lettres suscrites, toujours muettes aujourd'hui, et sans valeur morphologique du point de vue tibétain ont été considérées par des auteurs européens comme d'anciens préfixes. Elles jouent comme les alternances de la radicale, un rôle sémantique dans les verbes pour spécifier le procès afférent à une même nature d'action comme en français *croître, accroître*, etc. Ces lettres suscrites semblent être la trace d'augmentes plus anciens que les préfixes. Leur jeu est trop irrégulier, trop soumis aux accords phonétiques, et elles altèrent trop la radicale pour que ces flexions internes rentrent dans la morphologie. Les grammairiens indigènes les en rejettent expressément.

SUFFIXES. — Tout monosyllabe écrit a un suffixe, même s'il se termine par une voyelle. Dans ce cas, le suffixe écrit ou omis est alors ࠠ, 'a. Comme ce dernier, toujours écrit jusqu'au IX^e siècle, revenait trop souvent, on a fini par le supprimer là où il n'est pas indispensable comme support de flexion (génitif ou instrumental) ou pour éviter qu'une radicale sans signe voyelle et appartenant au groupe des dix suffixes, ne soit lue comme tel. Ainsi ࠠ est *dag*, tandis que ࠠ est *dga'*. La lettre *ga*, suffixe dans le premier mot, est radicale dans le second. Mais il faut toujours tenir compte de l'existence virtuelle de 'a. C'est ainsi que le suffixe ࠠ *sa* est toujours deuxième suffixe qu'il soit ou ne soit pas morphologique. Ex. : ࠠ *nas* est pour ࠠ ࠠ *na's*, instrumental de ࠠ *na'*, écrit aujourd'hui *na*. Cet artifice du grammairien permet d'assimiler les monosyllabes terminés en voyelle aux phonèmes terminés en consonne, afin que, dans tous les cas, le suffixe soit ou support de flexion ou organe de liaison avec les particules morphologiques qui, en tibétain, suivent immédiatement le mot auxquelles elles se rapportent.

ࠠ *da* précède les gutturales et les labiales sauf les aspirées : *ka, ga, ña, pa, ka, ma*.

ࠠ *ba* précède, *ka, ga*, les palatales, dentales, palatales sifflantes sauf leurs aspirées : *ča, ja, ta, da, ca, ja*, plus *ža, za, ra, śa, sa*.

ࠠ *ma* précède les gutturales, palatales, dentales, palatales sifflantes sauf leurs sourdes.

ࠠ 'a précède les aspirées.

Tout monosyllabe est suivi d'un point intersyllabique, qu'il soit composé d'une seule consonne ou de sept, nombre maximum¹.

ངས་བསྐྱབས་བའི་ན། *Nas bsgrubs pa gin. J'ai réalisé.*

L'ordre alphabétique des dictionnaires est celui des lettres radicales à peu près dans l'ordre de la devanāgarī. Pour une même radicale cet ordre est le suivant :

Radicale simple ; avec suffixes ; avec voyelle et suffixes.

Radicale affectée de lettre souscrite ; avec suffixes ; avec voyelle et suffixes.

Radicale simple avec préfixe ; avec suffixes ; avec voyelle et suffixes.

Radicale avec préfixe et lettre souscrite ; avec suffixes ; avec voyelle et suffixes.

Radicale avec lettre suscrite ; avec suffixes ; avec voyelle et suffixes.

Radicale avec préfixe, lettres suscrite et souscrite ; avec suffixes ; avec voyelle et suffixes.

(1) La barre de ponctuation tient lieu de point intersyllabique sauf après ཅ། pour éviter la lecture ཅ།' ou ཅ'.

II

MORPHOLOGIE SYLLABIQUE

Les particules ou postpositions

La morphologie du tibétain écrit est en partie syllabique, en partie flexionnelle¹. Les particules morphologiques sont peu nombreuses si on ne considère, comme fait le grammairien tibétain, que les mots *vides* de sens quand ils sont isolés et qui ne servent qu'à établir un rapport entre les autres mots², les mots *pleins*. Telles sont les particules de la déclinaison (dépendance, utilité, incidence de l'action, cause, provenance, mouvement vers, localisation) ; les particules d'interrogation, de négation, de liaison.

Elles sont formées des dix suffixes (sauf accords phonétiques).

(1) Cette dernière, afférente au verbe seul, est externe ou interne. Externe si elle porte sur les préfixes et les suffixes, interne si elle affecte la radicale en alternances vocaliques et consonnantiques. Elle fera l'objet de la troisième partie de la grammaire.

(2) Ces particules sont appelées *chig-phrad*, *liens des mots*.

Suffixes	Particules
G	<i>gañ, gi, gyi (kyi), gin, gyin (kyin), gis, gyis, (kyis)</i>
Ñ	<i>sña, sñon</i>
D	<i>dañ, de (te, ste), da-drag</i>
N	<i>na, nañ, nas, ni</i>
B	<i>bar</i>
M	<i>...m, mi, med, ma, mo</i>
'	<i>'añ, 'am, 'i, 'is, 'o</i>
R	<i>...r, ru</i>
L	<i>la, las</i>
S	<i>....s (instrumental)s (double suffixe verbal), su</i>

Un tiers seulement de ces particules appartient à la déclinaison.

Quant aux particules non formées des suffixes, adverbes, collectifs, marques du pluriel, pronoms, etc., n'établissant pas la nature d'un rapport abstrait entre deux termes, mais la nature ou la modalité concrète de l'un d'eux, elles n'appartiennent pas directement à la morphologie et à la grammaire, selon les Tibétains, mais à la sémantique et au dictionnaire. Ce sont : *žin*, marque du participe ; *žes*, *ainsi* ; *že'o*, *c'est ainsi* ; *že na*, *si on dit* ; *žig*, marque de l'impératif, et leurs accords phonétiques (V. p. 17) *kyañ* ; *yañ* ; *'añ* conjonctions ; *pa, ba, po, bo, ma, mo*, particules nominales des genres ; *cho* ; *rñans* pluriels ; *čan* ; *ldan*, attributifs. Ces particules affectent les mots ou les propositions isolés, sans établir de rapport.

Le tableau qui suit donne une fois pour toutes les accords phonétiques des particules variables déjà mentionnées et de celles

qui le seront plus loin. Quelques-unes sont toujours enclitiques comme *'ań*, *aussi*, dont les accords phonétiques *kyań* et *yań* sont usités enclitiquement quand ils ont le même sens que *'ań*. (Voir les exemples de l'Index morphologique.)

Accords phonétiques

gi, gin, gis après *g, ñ*.

kyi, kyin, kyis — *d, b, s*.

gyi, gyin, gysis — *n, m, r, l*.

du — *ñ, d, n, m, r, l*.

tu — *g, b* et le *da-grag*¹.

su — *s*.

r, ru — voyelle ou *'*.

de — *d*.

le — *n, r, l, s*.

ste — *g, ñ, b, m*, et voyelles

ba, bas — *ñ, r, l, '*, et voyelles

pa, pas — *g, d, n, b, m, s* et *da-drag*.

èig, èiń, èes etc. après *g, d, b* et *da-drag*.

žig, žiń, žes » — *ñ, n, m, ', r, l*.

šig, šiń, šes » — *s*.

kyań après *g, d, b, s* et *da-drag*.

yań — *ñ, n, m, ', r, l*.

'ań — voyelles (enclitique).

1

(1) *Da-drag*. Le *da-drag* est un *d* deuxième suffixe après les suffixes *n, r, l*, comme *s* est deuxième suffixe après *g, ñ, b, m*. Ils sont appelés *yań-'jug* « surajoulés ». Le *da-drag* demande que la particule variable qui le suit ait par euphonie la radicale sourde : *kyi, tu, le, to, pa, èiń*, etc. Ces accords phonétiques subsistent alors que le *da-drag* a disparu : *bstan to* implique *bstand to* (V. p. 42 et 54).

DÉCLINAISON

Les grammairiens tibétains ont reçu une déclinaison de leurs maîtres indiens. Cette déclinaison étant syllabique et non flexionnelle, n'est qu'un cadre, un système de classement, adopté pour la traduction des textes sanscrits. Elle ne peut qu'être commode subjectivement pour nous Indo-européens. Les particules casuelles n'ont pas de nom spécial. Elles sont dites *chig-phrad*, liens des mots, tout comme les autres postpositions et les conjonctions. Ce seul fait souligne le côté artificiel de la déclinaison tibétaine et il nous avertit de ne pas isoler celle-ci de l'étude des autres particules. De ces dernières, certaines peuvent être équivalentes à des casuelles. Réciproquement, telle postposition, celle du génitif par exemple, joue le rôle de relatif verbal comme en chinois et de conjonction. Dans ce chapitre des particules ou de la morphologie syllabique, nous aurons à décliner le verbe qui est assimilable à un substantif d'action. Au chapitre du verbe et de ses formes fléchies, il ne sera question des cas verbaux que subsidiairement.

Les quelques désinences casuelles à forme flexionnelle (génitif et instrumental des mots terminés par une voyelle ou par 'a) ne sont pas de véritables flexions mais des morphèmes syllabiques usés¹, restés indépendants, car dans une énumération de mots au même cas, ces désinences, ainsi que les particules, n'affectent pas chaque terme de l'énumération comme en indo-européen, mais seulement le dernier terme. Ex. : *Blon-po dan rgyal-mo dan rgyal-pos*. *Par le ministre, par la reine et par le roi.*

De même un substantif suivi d'un adjectif reste toujours invariable, l'adjectif seul supporte la désinence : *rgyal-po chen po'i*, *du grand roi.*

Nous conserverons à cinq cas tibétains les noms de la déclinaison latine, bien qu'ils ne traduisent pas leurs noms tibétains et bien que les cas latins ne correspondent pas rigoureusement aux mêmes cas tibétains.

(1) Dans des manuscrits des IX et X^e siècles, ils sont encore séparés par un point intersyllabique. EX. :

Drig gum' beaw po sku' chu' ba' 'i' che
Alors que le roi Drigum était enfant.

Nominatif. <i>no-bo cam.</i> Rien que la chose en soi. (Sans particule.)	
Accusatif. <i>las-su bya-ba.</i> Action transitive.	} <i>la, su, r, ru, du, lu, na.</i>
Déterminatif. <i>de-ñid.</i> Identité (Objet intégré au verbe)	} <i>su, r, ru, du, lu.</i>
Datif. <i>dgos-ched.</i> Objet bénéficiaire de l'action	} <i>la, su, r, ru, du, lu, na.</i>
Locatifs. <i>rlen-gnas.</i> Localisation sans mouvement. <i>che-skabs.</i> Circons- lance de temps.	} <i>la, su, r, ru, du, lu, na.</i>
Instrumental. <i>byed-pa-po.</i> Agent.	} <i>kyis, gyis, gis, 'is.</i>
Génitif. <i>'brel-pa.</i> Dépendance.	} <i>kyi, gyi, gi, 'i.</i>
Ablatif <i>'byuñ-khuñs.</i> Provenance	} <i>las; nas.</i>

On voit par ce tableau de la déclinaison que des mêmes particules sont communes à un grand nombre de cas¹. Des mêmes formes, *la, na, su, du, etc.*, expriment par conséquent des rapports différents. Mais ces rapports différents constituent pourtant un groupe qui s'oppose par l'orientation générale de l'incidence, l'*objectivité*, au sens contraire des autres cas, celui de la provenance et de la causalité, à la *subjectivité*. Ces remarques s'appliquent au langage

(1) L'ordre des cas adpoté, arbitraire comme en déclinaison indo-européenne, n'est pas celui de la grammaire indigène. C'est nous qui avons rapproché les cas de mêmes formes.

parlé aussi bien qu'à la langue littéraire. La seule différence est dans la tendance du langage parlé à simplifier, à réduire les particules objectives à *la* et *na*, le génitif à *gi*. Cette tendance, d'une part, et l'habitude de la déclinaison grecque, latine ou allemande ont trompé les grammairiens européens du tibétain qui interprètent en indo-européens l'accusatif et le datif tibétains. Ils différencient la morphologie de ces deux cas, n'assignant au datif que la particule *la* et au locatif *na*, tandis que *ra*, *ru*, *su*, *lu*, *du* seraient spécifiques du seul déterminatif, et l'accusatif serait sans particule comme le nominatif.

En réalité, selon la grammaire confirmée par tous les textes, toutes ces particules (sauf *na* et *la* pour le déterminatif) appartiennent à ces quatre cas qui, de leur côté, ont en tibétain des attributions et des limites autres que celles des déclinaisons indo-européennes. C'est pourquoi nous avons préféré nous inspirer de la méthode qui fut celle des créateurs de la langue littéraire, lesquels classaient d'abord non par cas mais par particules, à la manière indienne, et considéraient tous les sens attachés à une même forme. Cette succession des sens établissait après coup la déclinaison.

Après le nominatif qui est sans particule, nous traiterons donc des quatre cas exprimés par les particules dites *la don*, à sens de *à*. Nous emprunterons largement à notre propre étude sur les *Ślokas grammaticaux de Thon mi Samboṭa*¹.

NOMINATIF. — Le nominatif tibétain — dont le nom : *ño-bo cam*, rien que la chose en soi, exprime une restriction — se présente rarement dans le discours. Il est l'énoncé d'une chose isolée, ou sans relation avec d'autres mots que ceux qui indiquent son état. Il ne peut exprimer que le sujet du verbe être, jamais celui d'une action transitive (lequel est à l'instrumental).

Ex. : *Čhos 'byuñ ño* (Intransitif). *La religion est née.*

Dben gnas 'di mčhog go (État). *Ce lieu solitaire est le meilleur.*

Dge-ba 'phel-bar 'gyur lo (Intransitif). *La vertu augmenta.*

Dge-ba'i lam mo (État). *Telle est la voie de la vertu.*

(1) Paris, Librairie Orientaliste, Paul Geuthner, 1928.

ACCUSATIF. — L'expression *las su bya-ba* exprime la transition. *Las* et *bya-ba* veulent tous deux dire *action*. Mais tandis que *las* est l'action de l'agent⁽¹⁾, *bya-ba* est l'action en tant que subie par l'objet.

L'accusatif tibétain est le cas de tout objet directement affecté, *sans profit pour lui*, par l'action d'un agent : le lieu où va l'agent, la personne ou la chose sur quoi il porte effectivement son action ou à quoi il l'adresse. Un objet transféré d'une personne à une autre n'est pas à l'accusatif tibétain. L'objet transféré, en effet, n'est pas affecté par la transmission, au moins en principe. Dans *Khyi la rdo rgyab-pa*, *lancer une pierre au chien*, le seul objet affecté par l'action est le chien, lequel est à l'accusatif. L'objet transféré, ne supportant pas l'incidence de l'action, est sans particule. Quand il n'est pas déterminé il forme avec le verbe une expression abstraite : *Donner une punition* ou *punir*, *ñes-pa gtoñ-ba*. *Donner du poison* ou *empoisonner*, *dug gter-ba*.

De même dans *Thar-pa thob bo*, *Il obtint la délivrance* ; *Chos bslan lo*, *Il enseigna la Loi*, la délivrance et la Loi ne sont nullement affectées, bien que ces objets soient déterminés. Ils ne sont pas à l'accusatif tibétain.

Ce cas inclut partiellement l'accusatif et le datif latins ainsi que le mouvement vers. Mais cela, à condition qu'il n'y ait pas profit pour cet objet. S'il y a profit, l'objet de ces actions de natures différentes, désigné d'ailleurs par les mêmes particules que s'il n'y a pas profit, est au datif tibétain.

Il semble à première vue que cette distinction soit inutile, en raison de l'identité de forme de l'accusatif et du datif et qu'elle se réduise à une dénomination conventionnelle destinée à remplir le cadre de la déclinaison sanscrite. Les raisons qui justifient l'exclusion du profit à l'accusatif apparaîtront aux paragraphes suivants, relatifs aux déterminatif, datif et locatifs qui lui sont isomorphes. Un critère de ce cas est qu'il ne peut y avoir deux termes à l'accusatif pour un même verbe comme il en est pour *docere*, *rogare* en latin, et plus fréquemment en sanscrit. ♦

(1) *Las*, dans le bouddhisme veut aussi dire karma.

DÉTERMINATIF. — Le *de-ñid* (tattva), *nature, essence même*, que nous appelons *déterminatif* bien qu'il serve à déterminer non le prédicat mais le sens du verbe, aurait mérité par son importance, de faire un cas spécial. N'existant pas dans la déclinaison sanscrite, les pandits l'ont incorporé comme sous-cas à l'accusatif dont il a toutes les apparences et dont il diffère pourtant essentiellement. Il en diffère d'abord en partie par l'exclusion des particules *na* et *la*. Ensuite il est la négation de l'objectivité que précise l'accusatif. Au déterminatif le rapport des deux termes, verbe et prédicat, est une combinaison intime ; ce rapport n'est que juxtaposition à l'accusatif. *Lam-du 'gro-ba, se mettre en route.* (Déterminatif) *Bod yul du 'gro-ba, aller au Tibet.* (Accusatif). Le nom de ce cas, *de-ñid, le même*, vient de ce que le verbe et le prédicat, bien que séparés dans la forme syllabique, sont « inséparables » pour l'esprit et ne sont qu'un même terme. Les particules sont enclitiques au déterminatif. L'accusatif, au contraire, exprime l'indépendance des deux termes « séparables » dans l'esprit comme ils sont séparés dans la forme. Ex. : *Yoñs-su 'jin-pa, étreindre, embrasser.* (Déterminatif). *Mi thams-čad la dgrar 'jin-pa, prendre tous les hommes comme ou en ennemis.* « Les hommes à l'accusatif avec *la*, ennemis au déterminatif avec la terminaison *r*).

L'idée unique signifiée par le *de-ñid* est traduite généralement par un seul verbe dans une langue plus évoluée que le tibétain, comme *punir, injurier, etc.*, en tibétain *donner punition, dire injure, etc.* Le chinois renferme toute une idée complexe dans un seul caractère. Au VII^e siècle, le tibétain n'offrait que des thèmes simples et concrets avec lesquels il devait traduire les composés et les verbes sanscrits sans avoir leurs équivalents. Le *de-ñid* a été une grande ressource pour les traducteurs.

Ce sous-cas exprime le plus souvent la manière ou la nature même de l'action. Ainsi *žu-rten 'bul-ba* signifie *offrir un présent*, alors que *žu-rten-du 'bul-ba* signifie *donner en présent* et demande un autre objet, transféré et non affecté, qui sera un complément sans particule.

Le grammairien dit encore qu'il y a au *de-ñid*, « *identité de l'action subie et de l'action agie* ». L'agent et l'objet se confondent et leur action est la *même*. Ainsi dans *étinceler de lumière, 'od-du 'čer-ba* ce n'est pas la lumière qui subit l'action d'étinceler, elle est la

manière *même* dont il y a étincellement. Le sujet qui étincelle n'agit pas sur la lumière, il est *lui-même* la lumière qui étincelle.

On comprend maintenant que dans la traduction des composés indo-européens, les pandits aient exclu les particules invariables *na* et *la*, pour ne conserver que les formes en *u*, variables et plus fléchies, établissant ainsi, dans une petite mesure, une interdépendance plus intime des deux termes, et la fusion des deux idées en une seule.

DATIF. — Le datif, limité à une condition essentielle, l'utilité pour un objet ou pour une action, est spécifiquement et exclusivement un datif *commodi*. Il rend l'idée exprimée par le mot sanscrit *artham*. Le profit ou la finalité (utilité pour une action ou pour sa négation) sont en fait un ordre d'idées très distinctes de la passivité pure et simple, cas de l'objet si l'action est indifférente ou nuisible. Il y a là une échelle de valeurs, une analyse qualitative de l'action que la pensée occidentale n'envisage guère et que les langues occidentales expriment encore moins. En français, on traduirait littéralement la pensée tibétaine par :

Frapper contre ou *vers* le chien [*Frapper le chien*] : *khyi la rduñ-ba*.
(Accusatif.)

Lancer pierre contre le chien. [*Lancer une pierre au chien*] : *khyi la rdo rgyap-pa*. (Accusatif.)

Caresser (pour) le chien : *khyi la byams-po byed-pa*. (Datif.)

Nourrir (pour) les pauvres : *dbul-po rnam la 'cho-ba*. (Datif.)

En résumé, un objet transféré, bien que complément direct, mais n'étant pas l'objet sur lequel porte l'action, n'est pas un accusatif tibétain et ne prend pas de particule casuelle. L'objet affecté, au contraire, est toujours désigné par une particule ; il est, selon la nature de l'action, profitable ou non, soit au datif soit à l'accusatif.

Le déterminatif, surtout s'il est isolé, est plus malaisé à reconnaître. Le traduire littéralement, c'est-à-dire décomposé en ses éléments, en accusatif, datif ou locatif, sera presque toujours un contre-sens ou même un non-sens. Le fait que ces éléments ne sont pas séparables, sauf par la négation, permet le plus souvent de le reconnaître : Ex. :

Rañ gžan gñis-su mi 'byed-pa. Ne pas faire différence entre soi et les autres.

On ne saurait séparer *gñis-su* du verbe : *faire deux*, sauf par la négation.

LOCATIFS D'ESPACE ET DE TEMPS. — Il y a peu de chose à dire sur ce double cas. Bien que les locatifs nous présentent encore les particules « à sens de à », ils sont reconnaissables à la nature des mots, appartenant à l'espace et au temps, qui en sont affectés. Les exemples donnés à l'index n'ont pas à être commentés. Ex. :

Rgya-mcho la (ou mchor) nor-bu yod. Il y a des perles dans l'Océan.
Ñi-ma śar-bar ldañ-ba. Se lever à l'aurore.

INSTRUMENTAL. — Après les particules « à sens de à », qui occupent la moitié de la déclinaison, il faut, dans une succession logique des cas, placer l'instrumental, cas de l'agent et de l'instrument intermédiaire. Son spécifique est le suffixe *s* après une voyelle ou après les particules du génitif pour les mots terminés par une consonne¹.

Généralement énoncé le premier, ce cas désigne l'agent et signale à l'avance la nature de l'action, une action transitive. Son absence a la signification contraire : expression d'un état ou d'une action intransitive. Cette remarque ne s'applique qu'à l'instrumental affectant le sujet ou agent de l'action. S'il affecte un instrument intermédiaire, le moyen, il est évident que le verbe peut être intransitif. Ex. : *Žal gyis gsuñ-ba, parler par la bouche.*

GÉNITIF ET RELATIF. — De même qu'en chinois, les diverses modalités de la dépendance ont la même forme en tibétain. De substantif à substantif, la dépendance est le génitif de possession². Ex. *Yul gyi rgyal-po. Le roi du pays.* D'adjectif et de verbe à substantif, elle est la relation :

(1) Voir le tableau des accords phonétiques (*kyi, gyi, gi*).

(2) Les quatre modes de la dépendance (*'brel-pa'i rnam-pa bži*), selon la grammaire tibétaine, sont les suivants :

1. *Yan-lag dañ yan-lag žan gye 'brel-ba: La partie du tout.*
2. *rtan dañ brten-pa'i 'brel-ba: Le contenu du contenant.*
3. *ño-bo gžig-pa'i 'brel-ba: la matière.*
4. *bdag-po dañ yul gyi 'brel-ba: possesseur et lieu.*

La dépendance permet, comme en chinois, de former des sortes d'adjectifs avec les substantifs : *dmay gi, militaire. — lus kyi, corporel.*

Gčod-pa'i mi. L'homme qui coupe.

Bčad-pa'i šiñ. L'arbre coupé.

On verra à l'index, aux exemples de ce cas, comment les particules de dépendance expriment encore la relation entre deux propositions, conjonction ou disjonction, restriction :

Chig brjod kyi don ma bkral. Il a cilié la lettre, mais n'a pas expliqué l'esprit.

Dans ce cas, le verbe affecté de la particule relative n'est pas un participe. Il est participe si la relation n'existe que du verbe au substantif qui le suit. Dans l'exemple précédent, pour que *brjod*, dire, se rapportât à *don*, sens, il faudrait *brjod-pa'i don*, le sens exprimé, ce qui est tout différent. De même on aurait *rjod-pa'i mi* pour *l'homme qui parle*.

RAPPORTS DU GÉNITIF-RELATIF ET DE L'INSTRUMENTAL. —

La grande similitude de forme du cas de dépendance et de l'instrumental montre qu'il y a interpénétration entre les deux cas. Ils sont complètement confondus dans certaines éditions de textes canoniques. La zone où les deux cas se recouvrent a son analogue en français : *Aimé de Dieu* ou *par Dieu*. *Frapper de l'épée* ou *par l'épée*. *L'œuvre d'un tel* ou *par un tel*.

Il n'en demeure pas moins que la place de l'instrumental dans la proposition, à peu près fixée par l'usage, est indifférente dans le fond, tandis que le génitif et le relatif précèdent immédiatement le terme dont ils dépendent. Présentement, le suffixe *s* de l'instrumental n'ajoute rien phonétiquement au relatif et il se comporte comme une addition graphique spécifiant la relation de l'agent avec l'action active. Ainsi le groupe des deux cas génitif et instrumental exprime trois rapports de dépendance : d'une chose à une autre chose, d'une action active à son agent, d'une action subie à son objet.

Au moyen de l'instrumental, toute amphibologie comme le fameux : « *Aio le Romanos vincere posse* » est impossible en tibétain. Toute amphibologie, correcte grammaticalement, est une incorrection absolue qu'une langue semi-artificielle pouvait et devait éviter.

ABLATIF DE PROVENANCE. — De même que l'addition du suffixe *s* aux particules de dépendance modifie et détermine le

sens de la dépendance en exprimant la provenance en tant que cause, de même l'addition du même suffixe *s* aux particules locatives types *na* et *la*, modifie et détermine le sens du mouvement en exprimant la provenance spatiale ou temporelle et l'opposition. Les particules *nas* et *las* indiquent le mouvement inverse de *na* et *la*¹. Ex. :

Khyod gañ nas 'oñs. D'où venez-vous?

De nas. Ensuite.

La relation effective et formelle de ce cas avec l'instrumental indique la valeur du suffixe *s* : même sens de provenance et de cause opposé à celui d'objet et d'effet. Si on considère l'autre relation de l'instrumental avec le relatif, on voit que ces trois derniers cas de la déclinaison forment un groupe, varié de formes, mais aussi lié que le groupe des cas à particules objectives.

La provenance est dans l'espace ou dans le temps. Dans l'espace, l'ablatif est d'un objet ou de substantif. Dans la durée, l'ablatif est également d'un nom temporel ou de substantif, il est surtout

(1) Le mouvement hors, la séparation ou retrait sont tellement essentiels, que le grammairien ne considère pas l'arbre tiré de la graine comme un exemple d'ablatif. L'arbre n'est pas un contenu quittant son contenant. La transformation d'un objet en un autre n'est pas une ablation (*upādāna*, en sanscrit). Il faut que l'origine demeure après que l'objet a été séparé, comme le soleil d'où vient la lumière, comme l'arbre d'où la feuille est tombée. Un grand nombre d'autres emplois de *nas* et *las* ne sont que des ablatifs par analogie. Voir les exemples de l'index.

DANS L'ESPACE, les modalités de la provenance sont :

1° *'byuñ-khuñs dños. Origine de substance ou de nature*, avec *las* ou *nas*, cette origine demeurant après que l'objet est séparé, comme pour la lumière venue du soleil, la perle tirée de la mer, etc. ;

2° *'byuñ-khuñs phal-pa. Origine vulgaire*, accidentelle ou ne persistant pas comme telle, avec *las* ou *nas*, comme « *tomber de cheval* ».

SOUS-CAS :

1° *sdud-pa* ou *mchams 'jin gyi sdud-pa. Limite de contenant* avec *nas*, comme « *Les villages compris entre Lha-sa et Gang tok* » :

2° *dgar-ba. Séparation*.

A. SUPERLATIF : *Rigs mthun-pa dgar-ba. Sélection dans le même genre*, avec *nas* : *Le meilleur de tous. Chañ-ma'i nañ nas bzañ-po.*

B. COMPARATIF : *Rigs mi mthun-pa dgar-ba. Opposition d'un objet à un autre* avec *las* ou *pas* : *Tu es meilleur que moi. Na las khyod bzañ-po.*

DANS LA DURÉE, la provenance exprime le gérondif avec *nas* et quelquefois *las*. Avec les noms et adverbes de temps, *las* et *nas* s'opposent, comme pour l'espace, à *la* et *na* des locatifs de temps.

un ablatif de verbe. Le point de provenance est alors le moment de l'action, donc un moment passé. Cet ablatif verbal traduit généralement le gérondif sanscrit en *tvā* et le participe aoriste en *vas*.

Rta las lhuñ, tombé de cheval (abl. de substantif).

Lhuñ nas, étant tombé (abl. verbal).

Na nas ou *nañ nas*. Parmi (abl. des locatifs *na* et *nañ*, dans).

Ña las ċhuñ. Petit en comparaison de moi. Plus petit que moi (Opposition et comparaison).

Chañ-ma'i nañ nas bzañ-po. Bon parmi tous. Le meilleur de tous (superlatif).

Las est plus fort que *nas*. Dans l'espace, *nas* signifie à partir de, de la périphérie de. A lui seul, *las* signifie plutôt du dedans de, du nombre de, comme *nas* précédé de *na* ou *nañ*. *Las* oppose plus que *nas* et il est seul usité pour la comparaison. Dans beaucoup des autres cas, les deux particules sont interchangeable et l'usage peut contredire la règle. Quand *las* est verbal il est causatif, exprimant la déduction (*de ce que*). *Nas* verbal signifie seulement après que.

Parmi les multiples applications des particules ablatives, sont l'indication du moyen et la restriction.

Kho'i miñ nas 'bod. Appelé par son nom.

Ña la dgra bod las med. Je n'ai pas d'autres ennemis que les Tibétains.

DÉCLINAISON VERBALE

La morphologie syllabique qui exprime les rapports entre les mots, peut s'étendre facilement à l'expression des rapports entre les propositions. Il y a des propositions, par conséquent des verbes, aux divers cas de la déclinaison. L'instrumental devient alors causatif. L'ablatif éloigne, non dans l'espace, mais dans la durée, et peut devenir aussi causatif. Ces deux cas mettent naturellement le verbe dans le passé absolu ou relatif et suffisent pour les verbes invariables à indiquer leur temps. Le datif exprime la fin, comme l'instrumental exprime la cause, et il implique le futur au moins relatif. L'accusatif exprime la subordination directe d'un verbe à un autre verbe ; le déterminatif une subordination poussée jusqu'à l'assimilation.

Sñon yañ las ñan bgyis-pas / lus ñan mo lus thob. Parce que j'ai fait le mal dans mes vies antérieures, j'ai obtenu un mauvais corps, un corps de femme (Instrumental et passé).

Khyi la rdo blañ nas. Ayant lancé une pierre au chien.

Śiñ gèod du sta-re dgos. Il faut une hache pour couper l'arbre (Datif ; finalité).

Gsan-par žu. Je vous prie de m'écouter (Accusatif. Verbe complé-ment).

Thim-par gyur to. Il disparut (Déterminatif).

Gičod-pa'i mi. L'homme qui coupe.

Bčad-pa'i śiñ. L'arbre coupé.

Skyes-bu khams drug 'dus-pa'i phyir/yañ-dag ma yin. Parce que réunion des six éléments, l'individu n'est pas un être simple. (Génitif relatif).

Il ne manque à la déclinaison verbale que les locatifs¹. Pour la résumer et en préciser la signification, voici la déclinaison verbale rassemblée dans l'ordre déjà adoptée pour les substantifs.

CAS	SIGNIFICATION	MODES APPROXIMATIFS	PARADIGMES
nominatif	indépendance	subjectif	<i>klog-pa (legere), lire, sujet verbal.</i>
accusatif	subordination	gérondif infinitif	<i>klog-par (legendum), lire, à ou de lire.</i>
déterminatif	subordination	supin passif	<i>klog-par (lectu), à lire, par lire.</i>
datif	finalité	supin actif	<i>klog-tu (lectum), pour lire.</i>

(1) Le locatif de temps, le plus concevable pour une action, est rendu en tibétain par des locutions : *klog-pa'i che* ou *klog-pa'i dus*, quand il est ou était lu ; au moment de lire. Des substantifs sont formés de locatifs spatiaux : *'gro-sa*, où marcher, chemin. *Ñal-sa*, où dormir, lit. Le substantif-particule *sa*, terre, est la seule particule du datif verbal dans le parler du Tibet oriental ; il signifie pour avec un verbe.

CAS	SIGNIFICATION	MODES APPROXIMATIFS	PARADIGMES
instrumental	causalité	gérondif causatif	<i>klog-pas</i> (<i>legendo</i>), <i>par lire</i> ; <i>klags-pas</i> , <i>parce que lu</i> .
génitif	relation	gérondif relatif	<i>klog-pa'i</i> (<i>legens, legendi</i>) <i>qui lit, de lire</i> .
ablatif	antériorité	participe aoriste	<i>klog nas</i> , <i>après lire</i> . <i>klags nas</i> , <i>ayant lu</i> .

Ainsi exposée, une déclinaison logiquement tibétaine et non sanscrite de la langue littéraire comporterait, d'après leur morphologie, fort peu de cas, déployant chacun un réseau plus ou moins important de sous-cas. En dehors du déterminatif qui est moins un cas de déclinaison qu'un élément de mot composé ou un adverbe de manière, toute la déclinaison peut se ramener aux formes types *na*, *la* et *gi* (objectivité, dépendance), auxquelles l'addition du suffixe *s* donne un sens de provenance et de cause (ablatif, instrumental).

Il n'est pas certain que, même ainsi réduite à trois cas (objectif, relatif, ablatif), la déclinaison tibétaine fût devenue superflue. Elle est plus que l'assimilation de morphèmes syllabiques à des flexions casuelles. Elle établit une distinction de nature entre les particules casuelles, liens de rapports entre deux termes (de l'action à l'agent, à l'objet, au bénéficiaire, à sa source, à son lieu ou à son moment), et les particules non casuelles qui n'agissent que sur un seul terme, ou qui signifient, entre plusieurs termes, un lien non de rapport mais de succession. Et cela en dépit des analogies établies par l'usage ou artificiellement par le grammairien, entre les cas et les post-positions exclues de la déclinaison¹. Avant

(1) C'est pourquoi les particules continuatives *te*, *ste*, *de*, que nous verrons plus loin, et l'ablatif de provenance entre deux propositions, qui peuvent être équivalentes,

L'étude de celles-ci nous donnons un autre tableau de la déclinaison, distribué de manière à marquer l'opposition des termes principaux de l'action, son objet et sa cause, et les diverses modalités de la relation, de temps et de lieu. Il comprend pour chaque type de particules casuelles, les non casuelles équivalentes. Les numéros renvoient aux exemples qui le suivent.

Comme exception à la correspondance logique dans le temps des particules casuelles affectant des verbes, il faut signaler que *la* entre deux impératifs est conjonction. Très rarement *la* remplace *las* entre deux verbes. En général cette différenciation signale tout de suite qu'il s'agit d'impératifs :

Da lta soñ la yul 'dir ma 'dug ñig. Pars dès maintenant et ne demeure plus dans ce pays.

Traduites en passés, diffèrent cependant : la particule de provenance implique toujours l'antériorité pour la première proposition, relativement à la seconde, tandis que les continuatives n'impliquent aucun temps, mais la continuité immédiate ou la simultanéité. La succession est dans l'énoncé des faits unis par les continuatives, et non dans les faits eux-mêmes.

Sgo rgyab nas 'di ru ñog. Ayant fermé la porte, viens.

Sgo rgyab ste 'di ru ñog. Ayant fermé la porte, viens.

Sgo rgyab la 'di ru ñog. Ferme la porte et viens.

FONCTIONS GÉNÉRALES		PARTICULES CASUELLES	CAS NOMINAUX
Détermination	Dépendance allant jusqu'à l'intégration.	<i>du, lu, ..r, ru, su</i> inséparables du verbe ou du mot composé.	Composant subordonné, <i>abstrait</i> ou <i>extra-spacial</i> (1). — Adverbes de manière (2). — Complément adjoint (3). — Déterminatif (4).
	Objectivité	RAPPROCHEMENT Incidence de l'action. Dépendance.	<i>du, lu, ..r, ru, su</i> séparables du verbe <i>la, na</i> .
Relation	ELOIGNEMENT Provenance.	<i>las, nas</i> .	Eloignement spacial : — Ablatif d'espace et de temps (15) (par assimilation). — Opposition (16). — Comparatif (17). — Restrictif (18).
	RAPPROCHEMENT Dépendance interne.	<i>gi, gyi, kyi, 'i, yi</i> .	Génitif (20). Matière (20).
	ELOIGNEMENT Provenance externe.	<i>gis, gyis, kyis, 'is, yis</i> .	Instrumental (27).

(1) Chaque temps du verbe a son infinitif ou participe qui en fait un nom déclinable. Ce mode impersonnel est déterminé par la particule nominale *pa* ou *ba*. Au nominatif, ce participe-infinitif (correspondant à la forme anglaise en *ing*) est le sujet verbal de la proposition, et, avec un auxiliaire, il forme

CAS OU MODES VERBAUX (1)	PARTICULES NON CASUELLES ÉQUIVALENTES	
	MORPHÈMES NOMINAUX	MORPHÈMES VERBAUX
Composant abstrait <i>extra-temps</i> . — Infinitif (5) ; intégrés à l'antécédent du français. — Supin (6) \ français.		<i>byas nas</i> (31).
— Infinitifs compléments de subordination (11, 12). — Infinitifs de finalité (13). — — gerondifs (14)..... Tous actuels à l'antécédent du français et dépendants de lui.....	<i>phyir</i> (32) <i>nan</i> (33), <i>bar</i> (34)	
Eloignement temporel : — Participe aoriste indépendant de tout antécédent (19).	<i>pas, bas</i> <i>pas, bas</i> (35)	<i>sle, le, de</i> (36).
— Participe présent (21) — ou passé (22) — actif (23) — ou passif (24) — et par analogie adjectif précédant le nom (25) — Qualité (25) — Génitif absolu du grec (25).		<i>gin, gyin, kyin</i> (37) ; <i>šin, žin, sīn</i> (38) ; <i>bžin</i> (39) ; <i>che</i> (40).
— Causatif (28) (action causative donc passée, passant ou devant passer) (29) — Ablatif absolu latin (30).		<i>dañ</i> (41), <i>phyir</i> (42). <i>sgo-nas</i> (43).

sonnel est déterminé par la particule nominale *pa* ou *ba*. Au nominatif, ce participe-infinitif (correspondant à la forme anglaise en *ing*) est le sujet verbal de la proposition, et, avec un auxiliaire, il forme

1. Rab-tu gnas-pa, consécration. D'où : rab-gnas, pratiṣṭhā.
rnam-par thar-pa, délivrance. D'où : rnam-thar, biographie, histoire.
2. Chigs-su bèad-pa, coupé en vers. — chig-bèad, poésie.
3. Khyi-mo žu-rten du 'bul-ba. Donner une lice en présent.
4. Yoñs-su 'jin-pa, embrasser, étreindre.
5. Mthar phyin-par gyur, accompli.
6. Rig-par sla, facile à comprendre.
7. Bod du 'gro-ba. Aller au Tibet.
8. Bla-ma ru (ou bla-mar) phyag 'chal-ba. Saluer les lamas.
9. Rgya-mchor nor-bu yod. Dans l'océan il y a des perles.
10. Ńi-ma śar-bar ldañ-ba. Se lever à l'aurore.
11. Ma byin-par len-pa. Prendre le non-donné ; voler.
12. Gsan-par žu. Je vous prie de m'écouter.
13. Śiñ gèod-du sta-re dgos. Il faut une hache pour couper le bois.
14. Glog-par dga'-ba. Aimer à lire.
Glog tu 'gro-ba. Aller lire.
15. Khyod gañ nas 'oñs. D'où venez-vous ?
De nas, ensuite.
16. Mi-'am-či ni dri-za las tha-dad do. Les kiinnaras diffèrent des gandharvas.
Rigs nams las gdol-ba'i rigs tha-čhad do. De toutes les castes, celle des parias est la plus vile.
17. Ńa khyod las rgas-po. Je suis plus vieux que toi.
18. Žo re žo do las med. Rien qu'un ou deux deniers.
Bka' las 'gal-ba. Transgresser un ordre.
19. Klog nas. Après lire.
Klag nas. Après avoir lu ; ayant lu.
20. Yul gyi rgyal-po. Le roi du pays.
Gser gyi, en or.
- 21, 22. Gèod-pa 'i mi. L'homme coupant ou qui coupe.
Sbyin-pa gtoñ-gi. Celui qui donne l'aumône.
- 23, 24. Gèad-pa'i śiñ. Le bois coupé.
25. Mthon-po'i ri. La haute montagne.
Śñon gyi, ancien. — gžan gyi, autre.

26. Yon-tan ldan-pa yon-tan la dga'i yon-tan med rnam med.
Les savants aiment la science; les ignorants ne (l'aiment)
pas.
27. Lag gis rduñ-ba. Frapper avec la main.
Kun gyis smras-pa ña yis rna-bas thos. Je l'ai entendu
(par l'oreille) dire par tout le monde.
28. Ko ni rdo 'phañs-pas lag-pa čhod. Puisqu'il a lancé une
pierre, qu'on lui coupe la main.
- 28, 29. Lta-bas čhog mi šes. On ne se lasse de la contempler.
29. Ña rañ gis bllas-pas. Lorsque j'eus regardé.
30. Šin tu dka'-ba yin-pas. Attendu que cela est très difficile.
31. Drañ-po byas nas lab čig. Parle franchement.
32. Lha-sa la 'gro-ba 'i phyir. Pour aller à Lha-sa.
33. Rgya-mcho nañ la. Sur mer.
34. De'i bar. Pendant ce temps.
Yoñ-ba'i lam bar du. En venant ici.
35. Padma bas kyañ mjes-pa. Encore plus beau que le lotus.
Šnar bas phyug-pa. Plus riche qu'autrefois.
De bas, au contraire de cela.
36. Mda' 'phañs te phog. Il lança une flèche et atteignit.
37. Kho glu len gyin 'dug. Il est en train de chanter.
38. Čhe žiñ legs-pa. Grande et belle.
Spyir snañ žiñ srid-pa'i čhos kun mi rtag mi brtan 'gyur
'gro. Tous les éléments du monde étant apparents,
sont éphémères et fragiles.
39. Ña 'gro bžin mčhis. Je m'en vais.
40. Bod yul du 'oñ-ba'i che. Le moment d'aller au Tibet
étant venu.
41. Šman zos-pa dañ nad sos-so. Comme il avait pris médecine
il fut guéri.
42. Skyes-bu'i khams drug 'dus-pa'i phyir yañ-dag ma yin.
Parce que réunion des cinq éléments, l'individu n'est
pas simple.
43. Žes dgams-ñag dpe'i sgo-nas bstan to. La doctrine est
ainsi enseignée au moyen d'exemples.

PARTICULES NON CASUELLES ÉQUIVALENTES

Byas-nas. — Bien qu'il s'agisse d'une locution, elle-même à l'ablatif de provenance, nous signalons l'adverbe de manière formé avec *byas-nas*, m. à m. *ayant fait*. Il se rapproche plus ou moins du déterminatif de manière, mais exprime plutôt une action concomitante, affectant la qualité de l'action tout en restant indépendante. Cette différence fera mieux ressortir le caractère du déterminatif.

Drañ-po byas-nas lab òig. Parle en faisant franchement. Dis la vérité.

Cette locution sert aussi à la distribution de l'action. *Gsum gsum byas-nas 'gro-ba. Marcher trois par trois.*

Nañ. — *Na* et *la* sont souvent interchangeable au locatif de la déclinaison, *na* ayant plutôt le sens de *dans*, et *la* le sens de *à*. Le substantif-postposition *nañ*, *intérieur*, *dedans*, est devenu équivalent de *na*. Il se met d'ailleurs lui-même et plus correctement au locatif : *nañ-na*, *nañ-la*, *dans*, *à l'intérieur* ; et à l'ablatif : *nañ-nas*, *nañ-las*, *du dedans*, *parmi*.

Bar. — Le substantif-postposition *bar*, *intervalle*, *entre*, joue le même rôle avec *ta*, *du* et *na* : *bar-ta*, *bar-du*, *bar-na*, *entre*, *au milieu*, *pendant*. *Bar*, tout seul, est usité communément avec le sens de *entre* dans l'espace, et de *pendant* dans le temps¹.

Pas, bas. — Ces deux particules, s'accordant phonétiquement avec la finale du mot qui les précède, peuvent remplacer *las* de l'ablatif, mais seulement dans l'opposition qui constitue le comparatif, et seulement dans le langage parlé. Ne pas confondre avec l'instrumental de *pa* et *ba*.

Na bas (ou *las*) *khyod çhuñ-ba yin. Tu es plus petit que moi.*

Continuatives *ste*, *le*, *de.* — Nous avons donné le nom de continuatives à ces particules pour traduire au plus près leur nom

(1) Il veut dire aussi *milieu*, l'adjectif *moyen*, entre *nañ*, *dedans* et son opposé *phyi*, *dehors*, antithèse dont l'opposition s'étend jusqu'aux sens de *maison* et *champs* ; *national* et *étranger* ; *orthodoxe* et *hétérodoxe*. Ex. :

Nai-pa, un bouddhiste ; *phyi loj-pa*, un hérétique.

Bar-mi, homme entre (deux autres), un intermédiaire.

tibétain *lhag-bčas*, avec une suite, à continuation. Elles sont ou conjonctives (*mchams-sbyor*) entre deux propositions : ex. : *Nas brjed de lus. J'oubliai et laissai* ;

ou monitives (*dam-bča*, promesse), équivalant à nos deux points ou à la locution *c'est-à-dire* : ex. : *Ča čha ja gsum dan za za 'a gsum ste drug bsnan nas. Il ajouta les trois ča, čha, ja, puis les trois za, za, 'a, c'est-à-dire six lettres* ;

ou simplement suspensives (*gžan-'dren*, qui amène autre chose). Elles équivalent à un participe présent si le sujet des deux termes consécutifs est le même, ou à un ablatif absolu si les sujets sont différents.

'phar te 'gro-ba. Aller en sautillant.

Šar gyi phyogs na dbaň-po ste/lho yi phyogs na 'chi-bdago.

Indra étant au Levant, au sud est le dieu de la mort.

De toutes ces acceptions, il n'y a équivalence de l'ablatif verbal *las* ou *nas*, que si les deux termes sont successifs dans le temps, c'est-à-dire si le premier terme est au passé relatif par rapport au second, que les temps soient ou ne soient pas morphologiquement exprimés. Ex. : *Sgo rgyab ste 'di ru šog. Ferme la porte et viens.*

La particule *de*, n'est pas seulement continuative, elle est aussi démonstrative d'éloignement¹ opposée à *'di*, démonstratif de rapprochement : *mi de, cet homme-là* ; *mi 'di, cet homme-ci*. Elle correspond à l'article défini français désignant la définition², la circonstance³ ou la condition⁴ d'une chose mentionnée antérieurement dans le discours.

Nas brjed de lus. Ce que j'oubliai, je le laissai (traduit plus haut : *j'oubliai et laissai*. Dans cet exemple les deux acceptions de *de* sont valables et se fondent).

Khos 'go bcugs-pa de nam-yaň char gi ma red. Il ne finit jamais ce qu'il a commencé. (Langue vulgaire.)

Dans ces deux derniers cas, la particule *de* est invariable, c'est-à-dire sans les accords phonétiques des continuatives. Elle éloigne dans le temps et dans l'espace, comme *'di* rapproche, et elle ne peut simultanément servir à se désigner soi-même dans le présent,

(1) *rnam graňs gžan čan.*

(2) *lha sňad kyi dbaň du.*

(3) *dus kyi dbaň du.*

(4) *dňos-po'i dbaň du.*

impliquant le passé ou le futur pour une chose à soi, ou bien l'éloignement spacial pour une chose actuelle.

Bdag gi bu 'di. Ce fils à moi (qui est ici) ou (que j'ai maintenant).

Bdag gi bu de. Ce fils que j'ai là-bas, ou que j'avais, ou que j'aurai.

Bdag dañ 'grog-par 'gyur-ba de. Celui-là qui m'accompagnera.

Bdag gis snar smras-pa de. Ce que j'ai dit autrefois.

Bžin. — On peut encore compter les particules continuatives comme équivalentes du relatif quand elles marquent, au présent réel ou relatif, la concomitance et non la succession (V. exemples précédents : Aller en sautillant, etc.). Il en est de même de la particule *bžin*, ou *bžin-du* qui exprime plus nettement le participe présent.

Bla-ma rnam kyis dgon-pa la 'jug bžin-du glu blañs so|. Les moines chantaient en entrant dans le monastère.

Čin, žin, šin. — Les particules types du participe présent *čin*, *žin*, *šin*, appartiennent à la langue littéraire et au langage correct. En littérature, elles jouent un rôle important pour la liaison entre deux idées et pour construire une phrase. Elles expriment la concomitance. Quand elles ne se rapportent pas au sujet de la phrase, elles ont la valeur d'un ablatif absolu :

Čhe žin legs. Étant grande, belle. Grande et belle.

Khyo la gus šin bu la rci-bar gyis. Toul en respectant ton époux, compte avec les fils.

Lla-ba yañs šin, spyod-lam bži-bar mjod. (La vie étant étendue) en vue de parloul, surveille les manières avec soin.

Dans un langage moins choisi, elles sont remplacées par *gin*, *gyin*, *kyin*, et dans le langage courant par *gi*, *gyi*, *kyi* avec un auxiliaire.

Ñas głoñ gin (ou gi) yod. Je suis envoyant. J'envoie.

Ce dernier emploi des particules du génitif semble dû à la corruption des précédentes particules et n'est pas à rapprocher du génitif-relatif verbal dont la fonction est toute différente. *Gin*, *gyin*, *kyin* s'emploient avec auxiliaires comme *gi*, *gyi*, *kyi*, ou sans auxiliaires comme *čin*, *žin*, *šin*. Dans le premier cas, ces particules, ainsi que *gi*, *gyi*, *kyi* donnent le présent de l'indicatif avec les auxiliaires *'dug*, *yod*, *red*, et le futur avec *yin* dans le langage courant.

Ña na gi 'dug. Je suis malade.

Bar-du sgug gi yin. Pendant ce temps, je serai attendant. J'attendrai.

Les particules littéraires ou parlées *ciñ*, *ziñ*, *siñ* sont équivalentes de *ste*, *le*, *de* quand ces dernières lient deux actions concomitantes et non successives.

Dañ. — Cette particule conjonctive suit l'élément ajouté comme le *que* latin et le *ca* sanscrit.

Gser dañ dñul. De l'argent avec de l'or. De l'argent et de l'or. Elle marque aussi, comme le fait la conjonction française *et*, un lien de cause à effet entre deux propositions. Elle est alors causative. Si elle marque la concomitance, le grammairien tibétain l'assimile à un locatif de temps. *Sman zos-pa dañ nad sos so. Comme il avait pris médecine, il fut guéri.*

Rgyu skar rgyal 'char-ba dañ yul du čhas-pa. Comme (au moment où) l'étoile lunaire Pusya se levait, il arriva au pays.

Selon la grammaire tibétaine :

1° Comme *'am*, la particule *dañ* est *sdud* ou *'byed*, conjonctive ou disjonctive. Ex. : *Gañ dañ mchuñs-pa de dañ lhan čig 'gro. Qui se ressemblent s'assemblent.*

Rigs ni bži sle bram-ze dañ rgyal rigs dañ rje'u rigs dañ dmañs rigs so. Il y a quatre (différentes) castes : les brahmanes, les princes royaux, les chevaliers, le commun ;

2° *rgyu-mchan*, causative.

Du-ba god-pa dañ me god-par ses. De ce qu'il y a fumée, tu sais qu'il y a feu ;

3° *che-skabs*, locative de temps.

Zla-ba dañ-po śar-ba dañ bod la 'gro rgyu yin. Quand la première lune se lèvera, j'irai au Tibet. J'irai au Tibet au début de la première lune ;

4° *gdams-ñag*, impérative.

Legs-par slob dañ. Apprends bien.

PARTICULES NON CASUELLES ET NON ÉQUIVALENTES DES CASUELLES

Ce qui reste maintenant de la morphologie syllabique est peu de chose. Ce sont :

Čes, žes, ses. ainsi.

Žes smras-pa dañ. Il parla ainsi.

Čig, žig, sig, article indéfini usuel, marque de l'impératif après verbe invariable ou fléchi. La particule impérative n'est indispensable que pour les verbes dépourvus de flexion impérative. Dans le langage vulgaire on la supprime pourtant quand le ton employé donne au verbe même invariable le caractère impératif.

Dañ. — La conjonction *dañ* peut donner aussi ce caractère. *Legs-par slob dañ. Apprends bien.*

Kyañ, 'aň, yaň (Selon accord phonétique). — Ces trois formes sont la même postposition, conjonction ou adverbe. Leur emploi est extrêmement varié. Les nombreux exemples de l'index montrent les façons de le traduire : *même, très, malgré, bien que, mais aussi, et, autant que, à plus forte raison, etc.*².

'am, après une voyelle, et les dix suffixes suivis de *m* : *gam, ñam, etc.*, par réduplication de la finale qui précède. — Conjonction marquant l'alternative³ comme *ou, ou bien* en français.

Elle sert surtout pour l'interrogation, en opposant, comme en chinois, l'affirmation et la négation. En français : *oui ou non?* est par la seule opposition, une interrogation.

(1) Un peu comme *donc* en français : *Frappe donc. Va donc*, qui ont un tout autre sens que *Donc frappe. Donc va*.

(2) Ces particules emphatiques sont dites *chig rgyan, ornements du discours*. On distingue :

A. *Lta-ba mthun-pa*, conforme à l'apparence, ou *mthun-pa'i chig-brgyan*, particule conjonctive, *synthèse*.

Ex. : *Dkar yaň dkar la mjes kyaň mjes. De même qu'elle est blanche, elle est également belle. Elle est aussi blanche que belle.*

B. *Lta-ba mi mthun-pa*, non conforme à l'apparence, ou *mi mthun-pai chig brygan*, particule disjonctive, *antithèse*.

Ex. : *Gdoň-pa dkar yaň bsam-ba naq. Bien que son visage soit blanc, noire est son âme.*

(3) La grammaire appelle l'alternative *'byed-sdud, convergence-divergence*. La conjonction *ou* réunissant soit des semblables soit des contraires : *Traité ou pacte. La guerre ou la paix.*

'jig-rlen ni rtag gam mi rtag. Le monde est-il permanent ou impermanent?

Dans le langage, on a supprimé la seconde alternative, ce qui a fini par conférer à la conjonction le caractère interrogatif.

Bzañ nam au lieu de *Bzañ nam mi bzañ. Est-ce bon?*

L'usure dans le langage du Tibet central a même supprimé le suffixe *m* de la conjonction : *Bzañ na. Est-ce bon ? Khyod rañ ga-pa bžugs kyi yod da. Où habiles-tu?*

Gañ. — Parmi les pronoms relatifs *či*, *ji* pour les choses, *su* pour les personnes, *gañ* pour les personnes et les choses, *gañ* seul est traité par le grammairien. Il peut être adverbe, traduisible par *quelque*, *si*, *tout*, devant un adjectif. Sa répétition après chacun de deux termes équivaut au latin *talis qualis*; *tantis quantis*; *tantum quantum*. Seul et suivi d'une particule casuelle objective, *gañ-du*, *gañ-la*, *gañ-nas*, il signifie *où* avec ou sans mouvement, *d'où*. Enfin il peut être employé interrogativement comme les autres pronoms relatifs, mais de plus il confère le sens interrogatif, placé après le nom à la fin d'une proposition¹.

Gañ ses. Que sais-je?

Bu'i ma gañ-yin-pa de. Celle qui était la mère de l'enfant.

Khyed gañ dga'-bar deñs sig. Allez où il vous plaira.

Pour les emplois variés de *gañ*, nous renvoyons à l'index.

Ni. — Cette particule dite emphatique sert à renforcer l'affirmation, à opposer deux termes en isolant le premier. Souvent traduisible par *quant à*, elle appuie et attire l'attention sur le mot qui la précède.

Kha la za dañ lus la gos ni med. Je n'ai rien à manger ni rien pour me vêtir.

Na la ni bsod-sñoms byin-pa'i chad med. C'est à moi qu'il conviendrait qu'on donnât l'aumône.

(1) Ces pronoms sont appelés *spyi-sgra*, termes généraux, *gañ* par définition, *či*, *ji* et *su* par analogie.

či et *ji* s'accordent phonétiquement avec certaines particules qui les suivent pour former d'autres pronoms, des conjonctions ou des adverbes.

On écrit *či* avant *žig*, *ste*, *slad*, *'dra*, *phyir*.

On écrit *ji* avant *sñed*, *srid*, *skad*, *bžin*, *llar*, *cam*, *lla*.

Les manquements à ces usages ne passent pas pour une incorrection grave.

'o. — Les finales en 'o par reduplication de la consonne finale du mot terminant une proposition, indépendamment de toute ponctuation, indique la fin de la phrase, un changement de sujet. Sont donc susceptibles d'être finales en o, les dix suffixes plus l (*lo*) accord phonétique après le *da-drag* (voir ce mot). Tout ce qui précède une proposition terminée en o est incidente et en disposition subordonnée, les liens entre les propositions étant des causatifs, des continuatifs, des relatifs, etc. La finale en o clôt le discours et permet d'enclaver une citation comme nous faisons avec des guillemets :

Bya'o sñam nas byed do. Ayanl pensé : « Je le ferai », il le fait.

Pa, po, ma, mo. — Les deux premières, *pa, po*, sont dites *pum-linga*, masculines. Ces suffixes syllabiques — principalement *pa* et son accord phonétique *ba*¹ — font partie d'un grand nombre de noms de choses. Dans ce cas ces suffixes sont nominaux, *miñ*, nom ou sémanthèmes. Si on les ajoute aux noms de choses qui ne les ont déjà, ces suffixes deviennent morphèmes et sont dits personnels, *bdag-po*, désignant une personne, le possesseur ou l'agent de la chose².

Khyim, maison. — *Khyim-pa, maître de maison* (*pa* morphème).

Khañ-pa, maison (*pa* sémanthème).

Bzañ-po, adj. bon. Bzañ-po-pa, l'homme bon.

Rta, cheval. Rta-pa, cavalier. Lta-ba, voir. Blla-ba-po, le témoin.

Les suffixes syllabiques *ma* et *mo* sont marques du féminin et dits *strilinga*. Ils sont personnels dans les mêmes conditions que *pa* et *po*, et ils désignent des femmes. *Bu*, fils. *Bu-mo*, fille. *Ma*, féminin après le mot, est négatif avant le mot.

Négation. — Le mot *strilinga* emprunté par le grammairien tibétain, lui sert encore à désigner la négation. Des deux particules féminines *ma* et *mo*, *ma* est en effet négative évoquant le rapport physiologique entre l'idée de négation et le sexe ou genre féminin.

(1) Bien que lettre dite féminine.

(2) Ces *bdag-po'i sgra* sont exceptionnellement *ba* et *ma*. Ex. :

žhañ-ma, marchand de vin.

žhañ-pa, le buveur de vin, rarement le marchand.

žhañ 'choñ-ba-po, le marchand de vin.

žhañ 'choñ-ba-mo, la marchande de vin.

Le mot, *bud-med*, femme, composé de *bud*, *linga*, marque ou *signe*, et de *med* privatif, exprime cette relation.

Mi, négation comme *ma*, n'est pas particule féminine. On l'emploie au présent, au futur sauf avec les auxiliaires *gin*, *lags*, *mëhis*, *red*. La négation *ma* est employée au passé et à l'impératif¹, et à tous les temps des auxiliaires invariables précités. Ces deux négations précèdent le mot qui doit être nié¹.

Mi rtag, non durable, impermanent.

Mi 'gyur, être non changé, immuable.

Lha ma gin, non dieu, asura.

Mthoñ ma soñ, il n'a pas été vu.

Ma mthoñ soñ, il a été non vu.

Certaines expressions privatives sont employées après le mot qui est nié. Ce sont : *dben*, privé de ; *bral*, séparé de ; *sloñ*, vide de ; *log*, contraire de ; *med* et *ma gin*, qui n'est pas.

Nous en avons terminé avec la morphologie syllabique limitée à celle qui fait l'objet de règles et des commentaires des grammairiens. D'autres conjonctions, adverbess et post-positions ont des sens fixes et figurent à l'index des paradigmes.

Maintenant apparaît l'avantage de grouper dans une déclinaison les morphèmes syllabiques qui permettent de lier les éléments également syllabiques des mots composés, de circonscrire ceux-ci dans les propositions où ils deviennent un terme unique mis en relation avec les autres termes par les mêmes particules casuelles ; d'établir enfin le rapport d'une proposition à la suivante, toujours par les mêmes moyens ou par des particules équivalentes.

Les textes originaux les plus anciens (viii^e, ix^e siècles) n'offrent que propositions indépendantes, souvent même incomplètes. La période répugne au langage vulgaire, où elle a toujours comme limites, celle de l'effort mental chez celui qui parle, et celle de la mémoire et de l'attention chez celui qui écoute. Une langue artificielle et technique, qui ne se parle pas mais seulement s'écrit, ne

(1) La forme flechie de l'impératif ne s'emploie pas avec la négation. On emploie le présent.

Ex. *soñ*, va. *Ma 'gro*, ne va pas.

Phyi-po ma byed. Ne soyez pas en retard.

connait pas ou connait moins ces limites, car le lecteur a toujours tout le développement de la pensée sous les yeux. On a ainsi des phrases tibétaines de plusieurs pages, qui peuvent faire bonne figure, déroulées sur le papier, mais qui ne sauraient, avec le seul soutien de la parole, maintenir leur souffle dans le discours.

La disposition subordonnée offre deux aspects, suivant que les textes sont traduits du sanscrit ou originaux. Dans le premier cas, on sent le calque, on suit l'étirement indéfini de la phrase en propositions discursives, de celles-ci en incidentes et sous-incidentes qui analysent et traduisent tous les mots composés de l'original. Une phrase française dont on remplacerait chaque mot par sa définition du dictionnaire, donnerait une idée de ce style. La spéculation canonique ne peut être lue aisément que par ceux qui, à mesure, la transposent mentalement en sanscrit et non pas en langue européenne. De cette façon les mots composés d'une incidente se présentent immédiatement sous forme synthétique et réduits à leurs proportions de mot¹. Le tibétain canonique est moins une langue littéraire au sens moderne de ce mot, qu'une langue technique.

La langue des textes originaux est plus vivante. Elle condense d'abord par abréviations les composés périphrastiques. Les auteurs révèlent un goût très particulier pour l'antithèse. L'opposition de deux termes est presque toujours la clef de la période proprement tibétaine. Chacun de ces termes se dédouble à son tour, alors grammaticalement, en propositions dépendantes, celles-ci en sujets et prédicats, ceux-ci en composants.

Nous pouvons maintenant, et seulement maintenant, étudier ces compositions de mots où interviennent les principales ressources de la morphologie syllabique.

COMPOSITION DES MOTS. — Le plus souvent, dans la pratique les morphèmes syllabiques ont été supprimés pour alléger les mots abstraits. Mais, dans la pratique aussi, le lettré qui lit un texte spéculatif, rétablit mentalement et souvent à mi-voix, la morphologie sous-entendue qui unit les éléments du mot. Voici ce que dit le grammairien à ce sujet² :

(1) Comme *log śig tu zhas-pa*. *Être allé à part, retraite*. En sanscrit : *apakrama*.

(2) Ślokas, p. 44.

« Si, par nécessité rigoureuse dans la poésie¹, on élide même des désinences casuelles et des particules réduites au minimum ; en ajoutant selon l'idée exprimée les différentes particules exposées ci-dessus, et en les énonçant, elles feront comprendre. Exemple : *Zag bêas zag-pa med êhos rnam* (les choses impures et pures), est une contraction de *Zag-pa dan bêas-pa êhos rnam dan | zag-pa med êha'i êhos rnam* (Les choses qui sont avec impuretés et les choses qui sont sans impureté).

« En ajoutant la conjonction et la désinence de la dépendance (relatif), on analysera tout le sens. Du fait que la raison de ces contractions est particulièrement fréquente en poésie, si dans la prose il y a les mêmes élisions de particules, l'application de ces particules expliquera le sens pareillement. »

Thub-bstan = *Thub-pa'i bstan-pa*. La doctrine du Bouddha.

Yoñs-dag = *Yoñs-su dag-pa*. Absolue pureté.

Rnam-thar = *Rnam-par thar-pa*. Entièrement délivré : Délivrance. D'où, récit de la délivrance ; biographie, histoire.

Chigs-bèad = *Chigs-su bèad-pa*, coupé en vers ; poésie.

Rab-byuñ = *Rab-lu byuñ-ba* (prabrajita), entré en religion. Nom du cycle de 60 ans.

Rab-gnas = *Rab-lu gnas-pa* (Pratiṣṭhā). Consécration.

Ainsi les composés de langue écrite, généralement traduits du sanscrit, ont leurs éléments liés avec les particules casuelles proprement dites. Le lien établi par les particules équivalentes est plus lâche et ne sert que dans la composition des phrases.

Le langage honorifique, écrit et parlé, qui sera développé séparément dans l'appendice, compose des dissyllabes en tronquant le mot courant et en ajoutant une particule honorifique :

Sñas-'bol, oreiller, devient *dbu-sñas* (de *dbu*, terme noble pour tête), oreiller (honorifique).

Lde-mig, clef, devient *phyag-lde* (de *phyag*, terme noble pour main), clef (honorifique).

A la langue écrite appartiennent encore les mots abstraits en *ñid*, ainsi que les composants possessifs et attributifs communs au langage parlé.

(1) Les sūtras et la plupart des commentaires sont rédigés en vers.

Ñid. — Les mots abstraits sont formés d'un adjectif suivi de *ñid*, nature propre. Ex. : *Stoñ-pa*, vide. *Stoñ-pa-ñid*, vacuité, néant. Dans le langage parlé on exprime les abstractions courantes à la manière chinoise en opposant les deux contraires. Ex. : *Riñ-thuñ*, long-court, longueur, dimension. Mais *Riñ-ba-ñid* est la longueur d'une chose longue, comme *thuñ-ba-ñid*, brièveté, est la qualité d'une chose courte.

Can, *ldan*, doué de ; *yod-pa*, ayant, sont attributifs. Ex. : *Blo-ldan*, intelligent ; *Sems-can*, doué d'esprit, les êtres vivants.

Can et *ldan*, formant des adjectifs, peuvent prendre les particules personnelles *pa* et *po*.

Mi, homme, indique la personne qui exerce une fonction momentanée ou permanente.

Bar-mi, l'homme qui est entre, intermédiaire¹.

Sgo-sruñ-mi, l'homme garde-porte, portier.

Lam-sna khrid-mi, le montreur du chemin, guide.

Mkhan. — Avec la particule personnelle *po*, ce mot veut dire sage, docteur, supérieur de monastère. Dans un mot composé il a le sens de qui connaît, et indique la profession ou l'agent. Ex. :

Choñ-ba, vendre : *Choñ-pa*, *choñ-mkhan*, marchand.

Śiñ, bois, arbre : *Śiñ-mkhan*, charpentier.

Bsad, tué (passé de *gsod-pa*, luer) : *Bsad-mkhan*, celui qui a tué, meurtrier.

Byed-pa, faire : *Byed-po*, *byed-pa-po*, *byed-mkhan*, le faiseur, l'agent, l'auteur.

Yi-ge, lettres, livre : *Yi-ge-pa*, *yig-mkhan*, calligraphe, copiste.

A propos de *ñid*, nous avons vu que des mots abstraits comportant deux contraires sont formés à la chinoise, soit de deux synonymes, soit de la conjonction des deux termes opposés. Ex. :

Če-čuñ, grand-petit, dimension. — *Kha-'bras*, face-riz, teint, complexion.

Skyid-sdug, bonheur-malheur, tribulations, aventures. Société.

Mlho-dman, haut-bas, hauteur. — *Pha rgyud ma rgyud*, génération, origine.

(1) Mot très courant. Il ne se traite pas d'affaires au Tibet sans l'entremise d'un *bar-mi*.

Kha-žen ou *žen-kha*, amplitude-amplitude, largeur.

Cha-graṅ, chaud-froid, température. *Rgas-gžon*, vieux-jeune, âge.

Mi de dga'-sdug ga-'dras 'dug gam. Quelle sorte d'homme est-ce?

Lam gyan-thur ga-'dras yod red. — *Lags phebs lam gyaṅ-gzar-po yod-pa red*. Comment la montée-descente de la route? La route est-elle accidentée? — Oui, votre route est déval-dévalante (accidentée).

Sña-phyi ga-'dras. Quel tôt-tard? Quand?

Da sña-phyi ga-chod red. Maintenant combien tôt-tard? Quelle heure est-il?

Mots composés par apposition, négation, etc.

Sgom-čhen zer yaṅ sgom čhuṅ gyod rgan 'dis ḡes-pa-med kyaṅ khrimś-bčad 'di 'dra byas. Ce vieux repentí qu'on appelle contemplatif mais qui pense petit, nous a infligé cette condamnation bien qu'innocents.

Bsam gyis mi khyob-pa (non embrassé par l'esprit), inconcevable.

MORPHOLOGIE FLEXIONNELLE

LE VERBE

Tout ce qui est relatif au verbe dans la partie de la grammaire consacrée à la morphologie syllabique, reste vrai pour les verbes à flexions et indépendant de celles-ci. Mais le verbe seul comporte des flexions.

Les seules propositions exprimant un état sont transposables littéralement du tibétain en français, sans, toutefois, qu'une idée exprimable seulement sous cette forme en tibétain ne puisse revêtir en français une forme active : *Nā la dpe-cha yod. A moi un livre est,* ou : *J'ai un livre.* Elles comportent nécessairement un sujet, celui de l'état. A lui seul est réservé le cas nominatif tibétain, « très peu usité », dit le grammairien. L'expression d'un état est la seule proposition subjective du tibétain. La copule type, *gin-pa, être,* n'est d'ailleurs pas *las-chig, terme d'action,* seul mot traduisant notre mot *verbe.*

L'action intransitive au présent duratif comporte également un sujet au nominatif. Ex. : *Nā 'gro-ba gin. Je suis allant. Je vais.*

Que le verbe soit transitif ou intransitif, il reçoit les particules *pa* ou *ba* suivant accord avec la finale. Ces mêmes particules, nominales dans les noms et les adjectifs, ont leurs homologues dans les verbes, infinitif et participe.

Le verbe tibétain — terme d'action transitive ou prise transitivement — n'a pas de sujet au sens grammatical indo-européen de ce mot. C'est le verbe qui est le véritable sujet de la proposition. Cet état lui est dévolu et affirmé par la copule. Alors que le sujet indo-européen, actif ou passif, est le terme principal, le propriétaire de l'action, agie ou subie, maître du verbe qui se conjugue et

s'accorde avec lui : en tibétain, le verbe, impersonnel et indépendant, domine toute la proposition. L'agent à l'instrumental et l'objet à l'accusatif ne sont, sur un même rang subalterne, que deux modalités ou attributs de l'action. L'un est à l'origine, l'autre au terme du fait que le verbe achèvera d'exprimer, sans primauté de l'un sur l'autre. Par sa forme, le verbe transitif est tout autant l'action agie par l'agent que subie par l'objet. L'action agie par l'agent et cet agent sont dits en tibétain *bdag*, *personnels* ou *subjectifs*. L'action subie par l'objet et cet objet sont dits *gžan*, *extérieurs* ou *objectifs*. Le verbe a deux aspects ou deux faces, mais il reste le centre autour duquel gravitent les deux termes satellites, agent et objet. Il est l'idée dominante qui établit leur rapport. Il s'énonce le dernier et clôt le jugement. Si, faute d'une meilleure terminologie, on appelle voix ces deux aspects du verbe transitif, il conviendrait, en raison de ce qui va suivre, de les dire non pas active et passive, mais subjective et objective.

La particularité du verbe tibétain est de tenir compte, dans une large mesure, du rapport qui existe dans la réalité entre la voix et le temps et de déduire celui-ci de celle-là. En effet, un verbe qui exprime l'action passée de l'agent, exprime en même temps l'état actuel et permanent de l'objet (comme notre participe passé). Et le verbe qui exprime l'action présente de l'agent, exprime en même temps l'état futur de l'objet. Une même forme peut donc présenter deux interprétations logiques et deux aspects concomitants d'une même action. Pour une même forme, le temps variera selon le terme considéré, agent ou objet. Le temps est pour une part fonction de la voix, c'est-à-dire fonction du terme, *bdag* ou *gžan*, envisagé.

La morphologie du verbe devra donc se borner à spécifier un temps pour une voix déterminée ou réciproquement.

PRÉFIXE **ba**. — C'est ainsi que le préfixe *ba* indique le passé de l'action active de l'agent et l'état permanent, présent ou futur de l'objet.

Nā'i gčen-po thams-čad bod kyis bsad¹. Tous mes frères sont tués

(1) *Bsad*, passé de *gsod-pa*, *tuer*. — Il nous arrivera, selon les cas, de désigner préfixes et suffixes comme en français *b*, *g*, *d*, etc., soit par leurs noms tibétains *ba*, *ga*, *da*, etc.

par les Tibétains ou *Les Tibétains ont tué tous mes frères*. La copule est sous-entendue. Le sens littéral est : *Tous mes frères par les Tibétains tués (il y eut) [dbag] ou tués (il y a) [gžan]*, ou plus exactement encore : *avoir tué [bdag] ou être tués [gžan] (il y a)*.

Bdag gis las bream¹ mo. J'ai commencé mon travail.

Bčad²-pa'i śiñ. Le bois coupé.

On trouvera plus loin d'autres exemples au sujet des formes transitives et intransitives d'un même verbe et des verbes réfléchis.

Ainsi le préfixe *ba* implique un agent, exprimé ou non ; mais ou bien il ne se rapporte qu'à l'objet, ou bien il indique le passé seul. Il correspond à notre participe passé des verbes transitifs. Quand il est la marque du passé, notre participe ne s'accorderait pas. Quand il est objectif, notre participe s'accorderait.

PRÉFIXES ། ga et ། da — Les préfixes *ga* et *da* indiquent le présent actif pour l'agent et le futur relatif pour l'objet

Gčad bya-'i śiñ. Le bois à couper ; qui doit être coupé. [gžan], alors que *Bčad bya'i śiñ* est *le bois qui était à couper ; qui devait être coupé [gžan]*.

Dpyod-pa-po dpyod byed. L'examineur examine [bdag].

Dgañ³ bya'i bum-pa. Le vase à remplir [gžan].

PRÉFIXE ། 'a. — Le préfixe *'a* exclut l'objet et le passé des verbes transitifs. Il ne regarde donc que l'agent. Il est ainsi le spécifique du présent et du futur, de la voix moyenne et des verbes intransitifs.

'Čhad-pa-po 'čhad byed. Le commentateur explique.

Gdan la 'khod. Assis. Qui s'est assis sur un coussin [bdag à la voix moyenne].

Alors que *Gdan la bkod⁴* est : *Déposé sur un coussin [gžan]*.

(1) *Bream*, passé de *reom-pa*, commencer.

(2) *Bčad*, passé de *gčod-pa*, couper.

Dans les verbes-substantifs, le préfixe *ba* est sans valeur grammaticale. Il y a lieu de distinguer si le mot est verbe ou substantif, comme *bza'-ba*, nourriture et manger ; *bgo-ba*, vêtement et porter un vêtement ; *bčib-pa*, cheval et monter à cheval. Quand ces mots sont verbes, le préfixe est accentué ; il ne l'est pas pour les substantifs (*Bčib* est la forme objective du verbe écrit *'čhib-pa*, et, comme tel, invariable dans la langue parlée).

(3) *Dgañ*, futur objectif de *'geñs-pa*, remplir.

(4) *'god-pa*, établir ; passé *bkod* ; fut. obj. *dyod*.

'Khor-lo 'khor-bar gyurd lo. La roue a fini de tourner [*bdag*, intransitif].

'Na 'kord soñ. J'ai tourné. Je me suis retourné [*bdag*, voix moyenne].

Le même verbe dans sa forme transitive *skor-ba*, devient, au passé :

'Khor-lo bskor bya. La roue a dû être tournée.

'Nas 'khor-lo bskord-pa yin. J'ai tourné la roue.

De même avec le verbe 'gyur-ba, *changer*, intransitif et *sgyur-ba*, transitif, on a :

Lèags gser du 'gyur bzin-pa. Le fer se change en or.

Lèags gser du 'gyur-bar 'gyür. Le fer se changera en or.

Lèags gser du gyur zin. Le fer s'est changé en or.

Lèags gser du sgyur-bar byed. Le fer est en train d'être changé en or.

Lèags gser du bsgyur-bar bya. Le fer sera changé en or.

Lèags gser du bsgyur zin. Le fer a été changé en or.

PRÉFIXE བ་ *ma*. — Le préfixe *ma* ne donne aucune indication de voix ni de temps.

Verbes variables

On peut diviser les verbes en deux grandes classes, en variables et invariables. Ces derniers sont la règle, à quelques verbes près, dans le langage parlé, une minorité dans la langue écrite.

Les variations complètes comportent, en dehors du présent, un passé, un futur et un impératif. De nombreux verbes n'ont qu'un ou deux ou trois de ces temps et mode. Une partie de ces lacunes est due à l'incompatibilité phonétique des préfixes temporels avec la lettre radicale.

Les préfixes *ba* et *ga*, *da* qui sont spécifiques des verbes transitifs réguliers, occupent au présent et de part et d'autre du présent, des positions symétriques et inverses :

PRÉFIXES	PASSÉ	PRÉSENT	FUTUR
བ་ <i>ba</i>	actif	passif	
བྱ་ <i>ga</i> , ཏ་ <i>da</i>		actif	passif

Du passé au présent, du présent au futur, il y a une relation de cause à effet qui se traduit par les préfixes. Un même préfixe relie l'effet à sa cause. L'action future de l'agent, qui n'est pas encore, et qui n'est en puissance dans aucun terme précédent, ne trouve pas de forme ayant sa vie propre.

Elle n'est exprimable directement que par des auxiliaires. Le Tibétain, en cela, est pareil à beaucoup d'autres langues, même indo-européennes.

Ainsi, les verbes transitifs n'ont en principe que deux préfixes, ou ordres de préfixes, pour trois temps et deux voix. A eux seuls, ces deux préfixes n'expriment plus de deux de ces modalités que par voie de conséquence. Ils arrivent ainsi à en exprimer quatre sur six (V. tableau ci-dessus). Il reste à distinguer le passé actif de son effet, l'objectif ; et le présent actif de son effet, le futur passif¹.

Pour le premier cas, celui du préfixe *ba*, cela revient à déterminer la voix du participe passé. Pour exprimer l'action active de l'agent, il faut un nouveau morphème. En français c'est l'emploi de l'auxiliaire d'action *avoir* : *J'ai rempli*. En tibétain c'est un deuxième suffixe (*sa* ou le *da-drag*) : *bskañ*, rempli ; *bskañs*, j'ai rempli. *Bkal*, chargé ; *bkald*, j'ai chargé².

Le deuxième suffixe *sa*, qui distingue la cause (passé actif) de son effet (objectif), ressemble à un instrumental, à un causatif, sinon naturel, au moins établi par le grammairien³.

(1) Celui-ci est appelé simplement futur par les grammairiens tibétains. Cette distinction des trois temps est due à l'imitation des grammaires sanscrites. Les formes écrites du futur ne semblent pas correspondre à des flexions réelles, mais représenter plutôt des conventions graphiques.

Le futur ne peut être morphologiquement exprimé qu'à la finale en *o* des périodes, puisque les causatifs, particules continuatives, etc., n'expriment le passé que relativement au verbe final. Nous pouvons traduire ces causatifs par des futurs absolus en coupant la période par des phrases françaises plus courtes.

(2) Cela est pour la classe des verbes qui ont le préfixe *ba* au passé seul et à l'objectif jusqu'au présent. Ces verbes ont les préfixes *ga*, *da* au futur. Une deuxième classe de verbes ayant le préfixe *ba* au futur comme au passé, le deuxième suffixe *sa* ou *da* distingue seulement le participe passé. Ex. : *Slob-pa*, enseigner, apprendre, passé *bstabs* ; fut. *bstab*. — *Choñ-ba*, rendre, passé *bcòñs*, fut. *bcòñ*.

(3) Un tel suffixe serait d'ailleurs illogique, parce que l'instrumental de l'objectif ne donne pas l'actif correspondant. Il faudrait pour cela que l'effet fût considéré comme étant à soi-même sa propre cause : il y aurait pétition de principe. Mais ce

Le *da-drag*, non écrit, persiste et se reconnaît dans les accords phonétiques qui le suivent immédiatement et en tiennent compte : *pa, ċiñ, le, lo, lam, kyi*, alors que les particules ne s'accorderaient pas avec le premier suffixe seul écrit. Ex. : *Bsgyur-ba* (objectif), *traduit* ; *bsgyur-pa* (pour *bsgyurd-pa*, passé) *a traduit*.

Brdar ċiñ, *étant aiguisé* ; *brdar ċiñ* (pour *brdard ċiñ*), *ayant aiguisé*.
Gsol-ba, *prier* ; *gsol-pa*, *prié, a prié*¹.

C'est la forme objective (*bškañ, bsgyur...*) que les dictionnaires donnent comme passé. Les dictionnaires, en effet, désignent les verbes par leur participe présent, qui ne peut être qu'actif. Ensuite vient le dit participe passé qui est l'objectif, le plus simple de forme et d'idée, car l'objet, par son état permanent, est seul demeuré en relation effective avec l'action passée, au moment où l'on parle.

Enfin le futur des dictionnaires est encore une forme objective (préfixes *ba, ga* ou *da*) privée, selon le cas, soit du préfixe (*ba*), soit des suffixes spécifiques du passé (*sa, da-ārag*). Depuis des siècles le *da-drag* a été supprimé, même isolé². C'est pourquoi les dictionnaires indiquent de nombreux passés et futurs semblables, comme pour le verbe *ster-ba, donner* : passé et futur *bster*, alors que le passé réel est *bsterd*. De même *ston-pa, montrer* : futur *bstan* ; passé réel *bstand*.

Les verbes dont la radicale est sourde et qui ont un futur sont préfixés par *ba* au futur en vertu de la phonétique particulière au

suffixe peut avoir été obtenu par analogie, car un ouvrage intitulé *Lampe éclairant les cas spéciaux de sa final dans l'orthographe du tibétain*, présente ce suffixe comme univoque dans ses exemples de l'instrumental, de l'ablatif et dans les verbes. Ce groupement d'analogues implique une idée générale de provenance attachée au deuxième suffixe *sa*, qui note en même temps un ton particulier. Avec *ga* comme premier suffixe, le deuxième suffixe marque de nos jours un allongement prononcé de la voyelle.

(1) Ces variations *ba, pa ; ċiñ, ċiñ*, après la même consonne finale, ces anomalies apparentes ont pu passer à tort pour des fautes d'orthographe ou d'impression. De même, l'adoption moderne du passé fléchi comme thème invariable du verbe, a entraîné dans de récentes éditions des œuvres canoniques, des formes comme *ċig, ċiñ*, là où on a *ċig, ċiñ* dans les éditions anciennes. C'est ainsi que les collections canoniques imprimées à Pékin ont fait croire à des incorrections systématiques.

(2) Sa disparition s'est réalisée probablement dans le courant du x^e siècle. Dans les manuscrits de Touen-Houang (ix-x^e siècle) il est général avec déjà de nombreuses exceptions. Il reparait comme seul archaïsme dans des manuscrits canoniques postérieurs.

verbe. Ils sont peut-être irréguliers mais non illogiques¹, le préfixe *ba* appartenant également à l'objectif futur par voie de conséquence : l'état actuel de l'objet sera encore le même dans l'avenir, au moins immédiat :

Len-pa, prendre. Participe passé unique, *blañs, pris, a pris*; objectif futur, *blañ, sera pris*.

Le terme grammatical *bya-chig* signifie à la fois *futur* et *objectif* (ou *passif*), par opposition à *byed-chig* qui signifie *présent* et *subjectif* (ou *actif*). Les données des dictionnaires : présent, passé, futur (souvent la même forme pour les deux derniers) seraient plus exactement nommés subjectif et objectif des verbes.

On voit que le secours apporté par le deuxième suffixe est encore insuffisant pour les verbes irréguliers de la deuxième catégorie qui ont le préfixe *ba* au futur comme au participe passé. Le deuxième suffixe distingue bien ce participe du futur, mais non plus sa voix active de sa voix objective. La voix se reconnaît extérieurement au verbe, à la présence ou à l'absence de particule accusative désignant l'objet :

Nas čhos la ñams-su blañs-pa yin. J'ai appris la Loi.

Nas čhos ñams-su blañs-pa yin. La Loi est apprise par moi.

Nas ñams-su blañs-pa'i čhos. La Loi apprise par moi².

Des verbes d'une troisième catégorie ont comme suffixe naturel un des suffixes *sa* ou *da*, qui ne se redoublent ni ne s'ajoutent l'un à l'autre en deuxième suffixe. Ces verbes doivent également faire connaître leur voix non par leur forme, mais par la présence ou l'absence de particule accusative ou relative affectant l'objet. Ex. : *Blags-pa'i blañ. Le bœuf qui est attaché.*

Šiñ la bčad-pa yin. J'ai coupé le bois.

Enfin certains verbes participent des deux catégories précé-

(1) M. Jacques Durr a tiré d'une étude approfondie qu'il a faite du verbe tibétain, un certain nombre de lois phonétiques dont celles-ci sont le substrat de la morphologie du verbe : *Ba* est le préfixe des sourdes ; *ga* et *da* sont les préfixes des sonores. D'où cette règle : *Ba* préfixe suivi d'une sourde ; *ga, da* suivis d'une sonore sont préfixes morphologiques. *Ba* suivi de sonore, *ga, da* suivis de sourde sont préfixes sémantiques.

(2) Le verbe *len-pa, prendre*, est irrégulier. Son futur est *blañ*. Le deuxième suffixe au passé est commun à *bdag* et à *gžan*. On ne reconnaît donc la voix objective qu'à l'absence de particule. *Ñams-su* est un déterminatif : *Ñams-su len-pa, prendre en esprit, apprendre par cœur*.

dentes, comme *gsod-pa, luer*, passé et futur : *bsad*. Ils ont le préfixe *ba* au futur, sans le correctif d'un deuxième suffixe au participe passé, puisque leur suffixe naturel est déjà l'un d'eux. Leur temps et leur voix résultent du contexte, de la particule casuelle, de locatifs ou d'adverbes de temps qui situent dans le passé ou dans l'avenir ; d'auxiliaires comme *'on-ba, venir*, pour le futur ; *zin, char, fini*, pour le passé. Quant aux locatifs de temps, ils peuvent varier à l'infini. On est déjà tout près des verbes transitifs invariables que nous verrons plus loin.

Verbes transitifs

S'il faut exprimer le passé d'un verbe préfixé par *'a* au présent, il y aura deux manières. Avec le préfixe *ba*, on exprimera qu'il y a un objet déterminé, incidence de l'action. Si l'action est neutre ou intransitive, il faudra maintenir le préfixe *'a* qui exclut l'objet, et ajouter le deuxième suffixe pour exprimer le passé, que le préfixe *'a*, s'il était seul, exclurait également :

'Deg byèd-pa, lever. 'Degs byed-pa, avoir levé.

'Dom-pa, exhorter. 'Doms-pa, avoir exhorté.

Le deuxième suffixe joue avec souplesse des rôles variés, qui se ramènent à l'expression du passé actif, mais seulement là et partout où les préfixes sont déficients¹, partout où ce rôle ne peut être rempli que par lui².

Nous savons que le deuxième suffixe *sa* s'ajoute aux suffixes *ga, na, ba, ma, 'a* ; le deuxième suffixe *da (drag)* s'ajoute aux suffixes *na, ra, la*. Cela fait huit premiers suffixes sur les dix. Les deux manquants, qui sont aussi les deux deuxième suffixes *sa* et *da*, ne s'ajoutent pas l'un à l'autre. Le suffixe *da* permute quelque

(1) Ce qu'exprime ainsi le commentateur des Slokas grammaticaux : « Le suffixe est toujours dépendant des préfixes qui indiquent dans ce premier terme le sens actif ou passif (*bday* ou *gzan*). Après que le pouvoir des préfixes a été employé en premier lieu, les suffixes, à l'égard des préfixes, indiquent régulièrement le sens actif ou passif et les trois temps ».

(2) On ne peut être très affirmatif sur le caractère conventionnel et artificiel de ce suffixe *sa*, tant qu'on ne sait au juste quelle modification phonétique il notait, si même il en notait une. L'autre deuxième suffixe *da*, dit *da-drag*, persiste phonétiquement dans ses accords avec les particules variables qui le suivent. Il n'est pas de caractère causatif comme *sa*, mais continuatif, démonstratif d'antériorité. L'un et l'autre sont expressions logiques du passé, l'un, *sa*, dans l'ordre causal des phénomènes, l'autre, *da-drag*, dans leur succession.

fois en *sa* au passé. Ex. : *byed-pa*, faire ; passé *byas*. Ce *sa*, en effet, est deuxième suffixe : *bya's*. La réciproque, au contraire (*sa* final en *da* au passé), n'est pas possible.

Enfin l'usage de *sa* final s'étend encore à l'impératif, dont il est fréquemment un des signes. Ex. : *byed-pa*, faire ; impératif : *byos*. Bien que l'ouvrage sur *sa* final le mentionne également, il ne peut plus y avoir la moindre analogie avec les autres significations de ce suffixe. Il est d'ailleurs très irrégulier à l'impératif.

Tel est, en relation étroite avec le cas instrumental de l'agent et les particules objectives, le rôle des préfixes et des suffixes, éléments principaux de la morphologie du verbe variable, et les seuls enseignés par Thon-mi Sambhoṭa. Les autres éléments, flexions de la radicale, particules verbales *pa* et *ba*, auxiliaires, sont naturels et ils préexistaient. Le fait que le grammairien n'en parle pas, car on les connaissait, laisse supposer que ce dont il parle était nouveau ou devait être mis au point graphiquement, et devait être enseigné. Les préfixes, et particulièrement le deuxième suffixe, dont les interventions ingénieuses sont si commodes, appartiennent en propre, au moins par la graphie, au tibétain littéraire¹.

(1) La sémantique a fait une application remarquable du deuxième suffixe dans la différenciation des mots *rlog-pa* et *rtogs-pa*. Le premier est *tarka*, la *coïtation*, le *jugment*, la *pensée discursive*. Comme verbe il signifie *considérer*, *réfléchir*. Le second, avec le deuxième suffixe, est *jñāna*, la *connaissance*, non médiate mais intuitive, non mentale mais spirituelle, résultat d'une contemplation exempte précisément de *rlog-pa*. Les limites du langage tibétain ont fait emprunter au monde sensible l'expression d'un concept extérieur à lui, comme si ce concept était un achèvement de la pensée.

Exemples :

'Dod zhaṅs khyod kyi rca-ba ṅa ṅis śes /
khyod ni rnam-par rtog las byuñ-ba ṅin /
khyod la ṅa ṅis rlog-par ma byas che /
khyod ni nam-ṅaṅ skye-bar mi 'gyur-ro /

Désir, je connais la racine.

Tu es le fruit de la pensée.

Dès lors que je ne le couvrirai plus par la pensée.

Plus jamais tu ne naîtras en moi (Sūtra en 42 articles).

Saṅs-rgyas kyi lam zab-mo'i don 'du ma byas-pa rtogs-par byas-pas

Ayant pénétré le sens profond de la Voie du Bouddha qui est la non-composition
(Sūtra en 42 articles).

'Du ma byas-pa'i ḥhos rtogs-par byed-pa /

Connaitre l'essence de la non-composition (Sūtra en 42 articles).

Flexions de la radicale

Parmi les autres éléments de la morphologie du verbe, flexions de la lettre radicale et auxiliaires, les seconds ont été plus persistants et ont tendance à se développer dans le langage. Ils sont, au contraire, exclus des verbes à radicale fléchie de la langue littéraire¹.

Les flexions internes ou de la radicale comportent deux ordres de phénomènes : alternance vocalique et alternance consonnan-
tique.

Les flexions de la radicale sont, comme les préfixes, relatives à deux ordres de faits : passage de l'intransitif au transitif, indication de temps. Elles consistent en une ou plusieurs des altérations suivantes de la radicale du présent intransitif : addition de la lettre suscrite *ra* ou *sa*; mutation de la radicale même en une autre consonne de sa famille (sonore, intransitive ; sourde, transitive) ; changement de la voyelle. Ces altérations sont loin d'être régulières et elles sont soumises aux conditions de l'accord des préfixes avec les radicales. Le tableau suivant résume le principal des flexions internes relativement à la voix du verbe :

INTRANSITIF	TRANSITIF
Radicale sonore : <i>'bar-ba, brûler (neutre).</i> <i>'grub-pa, être parfait.</i>	Même radicale sonore ou sourde correspondante avec sa suscrite et même voyelle : <i>spar-ba, brûler (actif).</i> <i>sgrub-pa, accomplir.</i>
Radicale sonore : <i>'bral-ba, être séparé.</i> <i>'bud-pa, s'arrêter.</i>	Sourde aspirée correspondante et même voyelle : <i>phral-ba, séparer.</i> <i>phud-pa, arrêter.</i>
Radicale aspirée : <i>'phrul-ba, se tromper.</i>	Sourde correspondante avec sa suscrite et même voyelle : <i>sprul-ba, tromper, égarer.</i>
Radicale aspirée : <i>'cho-ba, bouillir.</i>	Sourde correspondante et même voyelle : <i>co-ba, faire bouillir.</i>

(1) Sauf par licence dans la poésie pour compléter un vers.

Le tibétain a une tendance à prendre tout verbe transitivement ou intransitivement, avec la même forme. 'Gro-ba, aller, intransitif de nature, devient transitif quand il y a un objet à l'accusatif, le lieu où l'on va. L'instrumental, cas du sujet, indique que le verbe est transitif, mais il n'est pas absolu. Voulu par le grammairien, il est littéraire et il est remplacé par le nominatif dans le langage. Il en est de même des particules accusatives que l'usage a tendance à supprimer quand il n'y a pas mouvement, ni objet transféré déjà sans particule, ou quand le verbe ne peut être pris intransitivement soit par nature soit par sa forme.

Enfin le thème verbal, c'est-à-dire son présent, a l'aspect duratif qu'il perd aux autres temps à moins qu'il ne soit explicitement exprimé par une particule circonstancielle.

TEMPS. — Pour la formation des temps, l'aspirée ou la sonore radicale du présent préfixé en 'a se change au passé, en la sourde correspondante et perd souvent sa voyelle¹. D'autres verbes à radicale sonore ont l'aspirée correspondante au passé et gardent la voyelle du présent :

1^{er} cas : 'gum-pa, mourir, luer ; passé bkum².

'geñs-pa, remplir ; passé, bkañ, bkañs.

2^e cas : 'bul-ba, offrir ; passé, phul.

Au futur, la radicale est le plus souvent celle du présent si celle-ci est sonore ; elle est sourde si la radicale du présent est aspirée. La voyelle, dans les deux cas, permute souvent en a.

'Geñs-pa, passé bkañ ; futur, dgañ.

Ou bien, si la radicale du futur est la sourde correspondante, elle conserve la voyelle du présent :

'Jig-pa, détruire ; passé, bśig ; futur, gźig.

L'impératif est généralement formé de l'aspirée correspondante sans préfixe, avec la voyelle du présent ou la voyelle o, et avec ou sans le suffixe sa : K'hoñ, remplis (de 'geñs-pa) ; llos, vois (de lla-ba).

(1) Il reste l'a inhérent. Cette alternance vocalique du passé ne semble pas se rencontrer dans les verbes à radicale aspirée.

(2) Ce verbe est le même, neutre ou actif.

Quand la radicale du présent est elle-même une sourde, ce qui est moins fréquent, elle reste la même au passé et au futur :

Gloñ-ba, donner, envoyer ; passé btañ, btañs ; futur, glañ ; impératif, thoñ.

Ainsi la voix, les trois temps et le mode impératif seraient suffisamment différenciés par la radicale et les affixes, si tous les verbes étaient fléchis. Or beaucoup ne le sont qu'au passé et à l'impératif, d'autres au passé seulement. Le plus grand nombre est invariable.

Verbes partiellement variables et verbes invariables

Les verbes partiellement variables, dans la mesure où ils ne sont pas fléchis, et les verbes invariables font connaître leur nature transitive par le cas instrumental de l'agent, leur voix par les particules affectant l'objet, et leur temps par les auxiliaires variables. Ils se rapprochent du monosyllabisme et, grammaticalement, du langage parlé qui, à quelques exceptions près, ne connaît que des verbes invariables, ou la forme invariable du passé des verbes fléchis. Ces derniers, rares dans le langage, sont les plus usuels étant relatifs aux actions les plus concrètes et les plus fréquentes de la vie courante¹.

Relativement au cas instrumental de l'agent qui détermine la nature ou tout au moins un aspect du verbe, il convient de signaler la particularité de certains verbes affectifs exprimant les sensations de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, et, en général, ceux dont le sujet est plus affecté que l'objet, comme *voir, entendre, aimer, craindre*, etc.². C'est l'*actio immanens* opposée à l'*actio transiens*. L'objet est sans particule, l'organe de la sensation seul est à l'instrumental ; le cœur, l'esprit, sièges du sentiment sont au locatif. Il n'y a pas action sur l'objet, mais réaction de l'objet sur le sujet.

(1) Quelques-uns seulement (V. appendice) ont conservé leurs flexions anciennes dans le langage parlé actuel : *'gro-ba, aller ; passé et impératif, soñ.* — *'Oñ-ba, venir ; imp. šog. lla-ba, voir ; imp. llos.*

(2) En français, par exemple, on dira plus volontiers : « Vous m'effrayez, vous me faites peur, vous m'épouvantez », tellement les expressions « Je vous crains, je vous redoute » sont faibles et inexpressives.

Si l'objet de *voir*, *entendre* a une particule accusative, ces verbes signifient *regarder*, *écouter*.

Exemple de verbe invariable : *Ńa mlhoñ-bar 'gyur ro*, je verrai (intransitif) ou *je serai vu*. *Ńa mig gis mlhoñ-bar 'gyur ro*, signifie seulement *je verrai* (intransitif). Et *Ńas (mig gis) mlhoñ-bar 'gyur ro*, je verrai (transitif).

Auxiliaires

Les auxiliaires commandent les temps et aussi des aspects que nous indiqueront sans préjudice de leur emploi un peu différent dans le langage.

Les auxiliaires de la langue littéraire, très nombreux, sont invariables ou variables. Les premiers forment les temps composés des verbes variables, mais ne les indiquent pas. Ce sont :

Yin-pa (honorifique, *lags-pa*) être, attributif avec substantif et adjectif. Ex. : *Ńas bltas-pa yin*. *J'ai regardé*.

Yod-pa (hon. *mña'-ba*), être, attributif avec adjectif ; avoir, possessif, avec le possesseur au datif. *Yi-ge slebs yod*. *Les lettres sont arrivées*.

Dug-pa (hon. *bžugs-pa*), être, avoir, locatif. *Di yin-pa 'dug*. *C'est bien lui*.

Mčhis-pa, être, avoir, attributif littéraire.

Gda'-ba, être, avoir, locatif littéraire.

Mod-pa, être, attributif.

Red-pa, être, attributif du langage vulgaire.

Lags-pa, être, attributif et locatif.

Mña'-ba, être.

Bžugs-pa, être, locatif.

Snañ-ba, paraître.

Voir les exemples de l'Index.

Tous ont plus ou moins le sens de la copule être. Les trois premiers sont communs aux langues écrite et parlée. Ils ne sont pas *las-chig* ou verbes, en tibétain, puisqu'ils expriment l'état et non l'action.

Alors que les auxiliaires invariables reçoivent leurs temps des verbes variables, les auxiliaires variables, au contraire, confèrent leurs temps aux verbes invariables. Mais vu la variété de leurs sens, ils indiquent aussi les aspects de ces temps. Ce sont :

Byed-pa, faire ; passé, *byas* ; futur *bya* ; imp. *byos*, sens intensif.
Mjad-pa, faire (hon. et littéraire) ; imp. *mjod*. Avec un verbe au gérondif ou accusatif, il le met à l'impératif poli ou précatif.

Byuñ, passé de *'byuñ-ba*, arriver ;

Soñ, passé de *'gro-ba*, aller ;

Thon, passé de *'lhon-pa*, aller, venir, sont trois auxiliaires du passé immédiat.

Myoñ, présent de *myoñ-ba*, avoir l'expérience de, avoir éprouvé, auxiliaire du passé lointain et révolu¹ ;

Zin, de *zin-pa* invariable, finir, et *Char*, passé de *'char-ba*, finir, s'employant aussi avec les passés des verbes variables² ;

Zad, passé de *'zad-pa*, finir ;

Rjogs, terminé ;

Grub, passé de *'grub-pa*, être réalisé, être parfait. Ces cinq derniers auxiliaires marquent le passé avec achèvement.

'Gro ; *'oñ* ; *yoñ*, aller, venir, auxiliaires du futur immédiat ;

Dgos, falloir, auxiliaire du futur avec obligation, impératif vulgaire ;

'Gyur, devenir, futur littéraire avec le supin ou déterminatif ;

Rgyu yin, y avoir lieu de, futur littéraire avec le présent des verbes variables. Ces six auxiliaires donnent six aspects du futur.

Šog, impératif de *'oñ-ba*, venir, précatif avec le gérondif³ ;

Bya, futur de *byed-pa* ;

Mjod, impératif de *mjad-pa* ;

Gyis, impératif de *bgjid-pa*, faire, sont les auxiliaires de l'optatif avec le gérondif.

On peut ranger parmi les impératifs polis l'addition de verbes qui ne sont pas des auxiliaires proprement dits : *čhog*, avoir la permission de⁴ ; *thub*, nus, pouvoir effectivement ; *'jug*, laisser, permettre ; *srid*, être possible ; *rogs*, *rogs gnañ*, veuillez ; *gnañ*, être accordé, accorder ; *žu*, je prie (veuillez).

(1) Ex. : *Lha-sa la 'gro myoñ nam*. — *'gro ma myoñ*. Etes-vous allé à Lha-sa? — *Jé n'y suis jamais allé.*

(2) Ex. : *Char soñ*, il a fini.

Soñ char, il est venu.

(3) Et composant d'impératifs périphrastiques : *Khyer-šog*, prends — viens ; apporte. Comme na lai en chinois.

(4) May, en anglais.

CONCLUSION

Presque toute la morphologie du tibétain, selon ses pandits grammairiens, syllabique et flexionnelle, est réductible, la première à trois cas de déclinaison, à quelques particules conjonctives, négatives-féminines, et personnelles ; la seconde au jeu de quatre lettres préfixes et de deux lettres suffixes.

Si on rapproche les notions, assez distinctes pour des civilisés, exprimées en tibétain par les mêmes morphèmes, comme les différents rapports de dépendance, la négation et le féminin, la provenance dans l'espace et dans le temps verbal, cette dernière et la causalité, celle-ci et le passé, etc., on perçoit un type assez simple et peut-être primitif de langage, et la genèse d'une morphologie à base d'analogie.

Le pandit grammairien a encore ajouté quelques extentions logiques, des éléments morphologiques ou seulement graphiques pour les besoins nouveaux. Les commentaires des *ślokas* grammaticaux sont le nouvel apport et l'agencement, le conditionnement des formes existantes, l'exposé de leur interdépendance. La forme d'un verbe, par exemple, n'est qu'une partie de sa morphologie. Il emprunte d'autres éléments logiques à des conditions extérieures à lui-même, à des termes lointains, à un instrumental au début, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la période, à une particule accusative, auxquels il est lié par un fil invisible. Grâce à cette solidarité entre les termes, ceux-ci ont avant tout une valeur de position¹. Cela donne une souplesse que les formes à valeur fixe ne permettent pas toujours.

(1) C'est pourquoi les meilleurs lettrés se refusent à compléter un texte (non *cliché*) qui présente les moindres lacunes, comme il arrive aux manuscrits anciens. Vocabulaire et syntaxe riches permettraient de combler logiquement de telles lacunes entre des mots et par des mots à sens unique et invariable. Mais quand les mots sont solidaires les uns des autres, ceux mêmes qui avoisinent les lacunes n'ont plus de sens déterminé. Encore moins pourraient-ils servir à étayer le sens des mots manquants.

Ainsi la pauvreté même du tibétain, morphologie et vocabulaire, est le secret de sa richesse. Il s'est prêté à toutes les exigences d'une pensée nouvelle. Et il l'a traduite plus facilement que ne le font nos langues si riches de termes, mais modelées et figées sur d'autres concepts. Nous ne traduisons au mieux que par termes analogues ou approximatifs, alors que le tibétain, vierge de tout préconception, a décalqué les textes sanscrits en empruntant leurs sens aux mots mêmes qu'il traduisait.

Il ressort de l'enseignement de ses grammairiens, que le tibétain a cherché, comme toute autre langue, à corriger ses insuffisances par des moyens subsidiaires. Il ne l'a pas fait naturellement, mais sous la direction de pandits indiens incontestablement fort habiles. Ce fut sa chance plus que son mérite. Il donne la preuve historique que les éléments d'une langue concrète, sans écriture, limitée à l'expression des besoins de la vie matérielle et sociale, peut fournir, par analogies successives, tous les termes abstraits et la syntaxe nécessaires à la spéculation philosophique.

APPENDICE

Définition de BDAG et GŽAN

Las gañ žig la byed-pa-po
gžan dañ dnos-su 'brel-ba yi
dbañ-du byed na byed-po dañ
de 'i byed-pa gñis-po ni
dnos-po bdag yin bya-yul dañ
bya-ba gñis-pa dnos-po gžan.

Dans toute action, si un agent (*byed-pa-po*) agit matériellement¹ (*dnos-su*) et directement (*'brel-ba'i dbañ-du*) sur un objet (*gžan*), cet agent et son action² (*byed-pa*) sont spécifiquement *dbag*. L'objet (*bya-yul*) sur lequel l'action est exercée et son devenir³ (*bya-ba*) sont spécifiquement *gžan*.

Rôle des préfixes dans les verbes selon les ślokas de Thonmisambhoṭa et leur commentaire

Dans les ślokas qui vont suivre, les préfixes verbaux sont désignés par leur valeur phonétique. Celle-ci n'est pas leur valeur comme consonnes (v. tableau p. 10), mais celle qu'ils ont comme préfixes :

Désignations	}	<i>pho</i> , masculin, est <i>ba</i> ;
		<i>ma-niñ</i> , neutres, sont <i>ga</i> et <i>da</i> ;
		<i>mo</i> , féminin, est <i>'a</i> ;
		<i>šin-lu mo</i> , très féminin, est <i>ma</i> .

(1) Ou *effectivement*.

(2) (3) Les mots complets sont *byed-pa'i las* et *bya-ba'i las* qu'on peut traduire par *action active* et *action passive*.

*Ĵi llar 'jug-par byed ĉe-na
pho ni drag-po'i chul gyis le
ma-niñ ran-par 'jug-pa gin
mo ni žan-pas chul gyisle
śin-lu mo ni mñam-pas so.*

*Ĵi-phyir 'jug-par byed ĉe-na
pho ni 'das dañ gžan bsgrub phyir
ma-niñ gñis-ka da-llar ĉhed
mo ni bdag da ma-'oñs phyir
śiñ-lu mo ni mñam phyir ro.*

Si on demande COMMENT on use des préfixes :

Le préfixe masculin est usité durement ;
Les neutres sont usités modérément ;
Le féminin est usité faiblement ;
Le très féminin est usité plus mollement.

Si on demande POURQUOI les préfixes :

Le masculin est usité pour le *passé* et pour l'*objet* ;
Les neutres pour l'*actif* et le *passif*¹, et pour le *présent* ;
Le féminin pour l'*actif* et pour le *présent* ou le *futur* ;
Le très féminin dans tous les cas également.

(1) Interprétation de *gñis-ka* qui ne se rapporte pas à *ma-niñ* d'après le commentaire suivant :

*Sñon 'jugi ma-niñ ga da gñis dño-su bdag dañ gžan gñis-ka la 'jug-pa dañ der ma
glogs-pa'i da llar-ba ston-pa'i ĉhed du 'jug ĉhe 'o.*

Les préfixes neutres ga et da sont usités pour bdag et gžan, et de plus ils marquent le présent.

Le commentaire fait se rapporter *gñis ka* du śloka, « les deux », à *bdag* et à *gžan* sous-entendus dans le śloka, et non aux deux neutres *ga* et *da*. C'est également l'interprétation du grand grammairien Śitu. Cela veut dire que ces préfixes indiquent le présent pour *bdag* et le futur relatif pour *gžan*. Les mots du śloka sont soulignés en rouge dans les commentaires selon la coutume tibétaine des commentateurs de sūtras.

La correspondance des temps est formulée comme suit dans le commentaire :

Dus gsum gyi bdañ gis byed las da lla dañ bya las ma-'oñs-par 'du.

Par rapport aux trois temps, le présent actif correspond au futur passif.

De même, par rétroaction, le présent passif correspond au passé actif.

Langage honorifique¹

Le langage honorifique n'est pas une particularité du langage parlé. Certes, il domine tout dialogue puisque son vocabulaire et sa grammaire accusent toutes les nuances de la politesse selon la qualité respective des interlocuteurs. Mais son importance déborde le langage parlé et s'étend à la langue écrite où il prend une véritable valeur grammaticale. Ainsi la correction syntaxique n'impose aucune obligation, dans un récit où l'on rapporte des paroles, des pensées et certains actes, de désigner explicitement, même par un pronom, le sujet des verbes, *dire*, *penser*, ou par exemple, *donner*, *boire*, etc. Le terme choisi suffit à lui seul à désigner qui parle, pense ou agit. Dans une scène entre un roi et son ministre, quelles que soient la distance et les incidentes qui séparent la dernière mention des personnages, ils ne seront pas nécessairement désignés de nouveau si les mots les concernant y suffisent. Ex. :

Žes byas-pas sgrom-bu phul lo. *Ayant ainsi parlé* (le ministre) *remit la casselle* (au roi.) [Mañi].

S'il y avait au contraire :

Žes gsuñs nas sgrom-bu gnañ-ño, c'est le roi qui serait sujet de la phrase : *Ayant ainsi parlé* (le roi) *donna la casselle* (au ministre).

De même relativement de maître à disciple :

Khyod chur yon-ba'i lam bar du mi gñis dan 'phrad dam gsuñs / ma 'phrad žus-pas / mir ma mlhoñ byar mthoñ-ba yin gsuñs. As-lu rencontré deux hommes sur le chemin en venant ici? dit (le maître). — *Je n'en ai pas rencontré* répondit (le disciple) — *Tu ne les as pas vus hommes mais oiseaux*, dit (le maître).

Les substantifs honorifiques, comme les verbes honorifiques, sont employés seuls avec leur sens propre, ou comme éléments de mots composés pour conférer à ces mots le caractère honorifique. Dans la langue écrite, le composant noble donne souvent le caractère sacré particulier au bouddhisme, comme *Gsuñ-rab*, les *Écritures Sacrées*. *Bka'-'gyur*, le *Canon traduit*. *Žabs-pad*, *personne éminente*; *ministre d'État*. *Žal-ño*, *grand prévôt* d'un monastère.

(1) En tib. *Žes-sa*. Langage vulgaire, *phal skad*.

Las kyi la-gyogs rañ la 'khor gsuñs-pa / rgyal-ba'i bka' las bden-pa gan na yod / Qu'y a-t-il de plus vrai que cette parole du Bouddha : Le contre-coup des fautes retombe sur leurs auteurs.

Dans la langue parlée, les composants nobles ressemblent aux particules de classement chinoises, avec cette différence qu'ils sont plus nombreux et ne servent que pour les termes honorifiques.

Les plus courants sont :

Pheb-pa, venir, aller. — *Pheb-lam*, chemin.

Bžugs-pa, demeurer — *bžugs-gdan*, coussin, siège.

Gsol-ba, manger, boire — *gsol-ja*, thé.

Bžes-pa, manger, nourriture.

Mjad-pa, faire; *mjad-phrin*, affaires.

Sku, corps — *sku-gzugs*, corps; *sku'dra*, image pieuse (semble-corps).

Phyag, main — *phyag-lde* (de *lde-mig*), clef; *phyag-dpe* (de *dpe-cha*), livre.

Žabs, pied — *žabs-lham*, bottes; *žabs-log*, service; *žabs-phyi*, serviteur.

Žal, bouche — *žal-zas*, nourriture; *žal-dkar*, tasse (de *dkar-yol*, tasse).

Dbu, tête — *dbu-zva*, chapeau (de *zva-mo*). — *dbu-skra*, cheveux.

Spyan, œil — *spyan'dren-pa*, inviter — *spyan'bras*, la prunelle.

Thugs, esprit, cœur. — *lhugs-sgoñ-ba*, penser — *lhugs-rje*, compassion.

Dguñ, ciel, milieu — *dguñ-lo*, âge.

Bka', parole — *bka' ñan-pa*, obéir; *bka'-blon*, premier ministre.

Čhibs, cheval — *čhibs-sga*, selle.

De même pour les mots honorifiques *mnal*, sommeil; *phrin*, affaire; *čhab*, eau; *gsan*, entendre; *khyim*, maison; *phul-ba*, offrir, etc.

La grammaire de Ph. Ed. Foucaux donne de ces termes respectueux une liste très complète, pp. 127 à 136.

Le langage honorifique n'est pas seulement une reconnaissance de hiérarchie. Il est surtout une manifestation élémentaire de politesse chez celui qui parle, fût-il le Dalai-lama lui-même s'adressant à un mendiant. Ce personnage qui reçoit des honneurs divins, à l'adresse de qui certains mots sont prescrits à l'exclusion de toute autre personne, doit parler des choses qui touchent son

individualité avec l'humilité et les mots vulgaires de tout le monde. Si un chef n'emploie pas toujours les termes respectueux envers son interlocuteur, il emploie toujours et dans tous les cas, les mots vulgaires quand il parle de soi. Aux domestiques personnels seuls on n'adresse pas de termes honorifiques car on aurait l'air de le faire avec ironie et de se moquer ; mais on le peut avec les serviteurs des autres et dans la mesure où les maîtres de ces serviteurs sont eux-mêmes importants. On ne peut dire ces usages étrangers à la grammaire, tant ils sont inhérents au langage même.

L'usage toutefois est quelquefois capricieux dans la composition des mots. Alors que *khañ-ba* est le mot vulgaire pour *maison*, et *khyim*, le mot honorifique, *temple* se dit *tha-khañ*, *maison des dieux*, comme *cuisine* se dit *thab-khañ*, *chambre du foyer*. De même on a *khañ-mig*, nom vulgaire, et *gzim-khañ* mot noble pour *chambre à coucher*, *gzim-pa* étant honorifique pour *dormir*.

Exemples divers :

Ñal-ba, vulg. : *dormir*. *Ñal-khri*, vulg. : *lit*. *Gzim-khrj*, hon. *lit*.
Gnal gzim-pa, hon. *dormir*.

Ñas ga-re lab soñ. Vulg. *Qu'ai-je dit?*

Khos ga-re lab soñ. Vulg. *Qu'a-t-il dit?*

Khoñ gis ga-re gsuñs soñ. Hon. *Qu'a-t-il dit?*

Khyed kyis ga-re gsuñs-pa yin. Hon. *Qu'avez-vous dit?*

Ñas khyed la lab ya brjed soñ. Vulg. *J'ai oublié ce que j'ai à te dire.*

Ñas khyed la žus ya brjed soñ. Hon. *J'ai oublié ce que j'ai à vous dire.*

Lo ga-chod bžugs-pa yin. Hon. — *Lags ña zla-ba brgyed bsdod-pa yin*. *Combien de temps y êtes-vous resté? — J'y suis resté huit mois.*

The-ce, vulg. ; *Dam-phrug*, hon. *Sceau, cachet*.

Las-ka, vulg. ; *Phyag-las*, hon. *Travail*.

Ño šes-pa, vulg. ; *Žal mkhyen-pa*, hon. *Reconnaître et connaître de vue*.

Lam la dka' las byuñ soñ ñam, vulg. *Phebs lam la sku las byuñ ma soñ ñam*, hon. *La route était-elle difficile?*

Khyed rañ gi mchan la ga-re gsuñ gi red, hon. *Comment vous appelez-vous?*

Ña rañ gi miñ la che-riñ zer gyi red. *Je m'appelle Tse-ring*.

Bžugs-ldan žag. *Veillez vous asseoir*.

Ka-le bžugs. *Demeurez en pair*. *Adieu* (dit par celui qui s'en va).

Ka-le phebs. Allez en paix ou doucement. Adieu (dit par celui qui reste).

Le langage honorifique tient une grande place dans le style épistolaire.

Avec *žu-ba*, *demander, prier*, et, de plus, *dire, parler*, quand on parle de soi, sont formés les composés suivants :

Žu-don ou *ched-žu*, *motif* ou *sujet* de la lettre ; *žu-gsol*, *prière*.

Avec *ljags*, *hon.* pour *langue* : *ljags klog-pa*, *lire*.

Avec *'bul-ba*, *offrir* : *'bul-bras*, *objet de requête* (termine l'en-tête des lettres) ; *'bul-rlen*, *présent* (objet rituel, fleur séchée, poudre d'or, etc.) qui accompagne la lettre.

Langue parlée

Les grandes provinces du Tibet parlent des dialectes plus ou moins proches de la langue écrite. Les lettrés répètent ce dicton : *Geaṅ skad ěhos skad red / dbus skad dpon skad red /*. « La langue du Tsang est la langue sacrée. La langue de ü (Province Centrale) est la langue officielle ». Autrement dit : langue de Tashi lhunpo et langue de Lha-sa ; langue des moines et langue du gouvernement.

Cela est vrai pour l'élite, moins vrai pour le peuple. Entre les deux provinces, il y a surtout des différences de prononciation¹. La province de Kham, province orientale, parle au contraire un groupe de dialectes voisins que les Tibétains du Centre et de Tsang désignent globalement avec mépris sous le nom de *Kham-ba skad*. Nous exposerons ici le langage du Tibet central en notant au passage quelques particularités du parler de Kham. Le Tibet occidental et le Ladak, pays de langue tibétaine, parlent également un dialecte particulier, le lādaki.

La langue parlée se distingue de la langue écrite par sa tendance au monosyllabisme. Elle remplace les formes fléchies anciennes et demeurées littéraires, par les morphèmes syllabiques et par le verbe invariable. Elle rejoint, mais avec l'ordre synthétique de la phrase écrite, la structure analytique du chinois.

La sémantique a moins évolué que la morphologie. Les mots usuels de la langue écrite sont ceux du langage parlé, sauf, bien entendu, ceux qui n'existent pas du tout dans le vocabulaire courant, comme toute la terminologie de la spéculation bouddhique, forgée de toutes pièces sur les modèles sanscrits. Certains mots littéraires canoniques sont passés dans le langage en changeant peu à peu de sens. Ainsi *bsod-nams*, *mérite*, veut dire actuellement *chance*, *bonne fortune*, dans le langage ; *rnam-thar* (de *rnam-par thar-pa*), *délivrance*, figurant comme titre de tous les récits de délivrance de la Transmigration, veut dire *biographie*, et, plus généralement, toute *histoire édifiante*.

Une fois acquise la grammaire de la langue écrite, celle du langage parlé se réduit à l'exposé du verbe invariable et de ses

(1) Par exemple *sras*, *fils*, se prononce *sai* à Lha-sa et *hrai* au Tsang.

nombreux auxiliaires. Hors du verbe, il est moins de règles que des usages, souvent locaux. Mais le code du langage honorifique, tenant plus à la politesse qu'à la grammaire, est général et commun à toutes les provinces du Tibet comme aux langues écrite et parlée.

Le Verbe

La comparaison entre le verbe parlé et le verbe écrit repose tout entière sur ce fait que la langue tibétaine était une langue fléchie en voie de devenir monosyllabique, quand, à partir du VII^e siècle, elle fut fixée par l'écriture. C'est dans le verbe que la fixation est le plus sensible, alors que le verbe parlé, libre d'entraves, est devenu monosyllabique.

En principe, les flexions du verbe écrit portent sur la radicale, les préfixes et les suffixes. Le verbe actif parlé, invariable, immuable dans sa forme, ne peut faire connaître sa voix, ses modes, ses temps et ses aspects que par le moyen d'auxiliaires. La forme immuable du verbe parlé est communément le passé du verbe fléchi ou écrit. Cette forme du passé a perdu sa signification de passé. Elle est un simple terme d'action qui se joint à des auxiliaires du présent, du passé, du futur, à des adverbes et des circonstances de temps.

Le présent d'un verbe invariable pourrait être le verbe lui-même, sans auxiliaire. C'est ce qu'il est dans les provinces voisines de la Chine. Dans le tibétain moderne du Tibet central et occidental, le présent a des auxiliaires qui marquent des aspects. Dans des cas particuliers que nous rencontrerons, le présent est exprimé par le verbe seul.

* * *

Pour commencer nous présenterons schématiquement le verbe parlé selon nos méthodes de conjugaison. On aura, comme pour le futur anglais, des auxiliaires différents à la première et aux deux autres personnes. Ce système, si on s'y tenait, risquerait de donner une idée inexacte de l'emploi des auxiliaires. Dans le langage, les auxiliaires ainsi affectés par la grammaire aux 2^e et 3^e personnes, sont très souvent employés à la première. Ils expriment alors un aspect très accentué du caractère de l'action. Ils sont tantôt

imposés par la nature même du verbe, celle des verbes affectifs, tantôt usités pour signifier que l'action du sujet est indépendante de sa volonté. Le chapitre des exceptions sera plus étendu que celui de la règle.

ÊTRE ET AVOIR

Le verbe être a quatre formes courantes dans le langage et autant de formes honorifiques empruntées à la langue écrite. De ces dernières il ne sera pas question ici (V. Gram., p. 61). Ces quatre formes sont aussi les auxiliaires les plus habituels des verbes. Les voici prises isolément dans leur sens d'être et avoir : *yin-pa* ; *yod-pa* ; *red-pa* ; *'dug-pa*.

En général *yin-pa* et *red-pa* sont attributifs ; *yod-pa* et *'dug-pa* locatifs.

Présent	}	<i>na yin</i>	<i>yod</i>			<i>je suis.</i>
et		<i>khyod yin</i>	<i>yod</i>	<i>red</i>	<i>'dug</i>	<i>tu es.</i>
passé		<i>kho yin</i>	<i>yod</i>	<i>red</i>	<i>'dug</i>	<i>il est.</i>

Le passé est indiqué par un adverbe ou un locatif de temps.

Futur	}	<i>na yon</i>	<i>je serai.</i>
		<i>khyod yon</i>	<i>tu seras.</i>
		<i>kho yon</i>	<i>il sera.</i>

Le verbe avoir est rendu par *yod-pa* et *'dug-pa*, les deux copules locatives. Selon l'avantage que présente la possession, le sujet possédant est au datif ou au locatif. La particule dative ou locative est communément *la*.

yod et *'dug* marquent deux aspects différents : *yod* affirme, tandis que *'dug* constate la possession.

Na la yod (Je sais bien que) *j'ai*

Khyod la yod (Je sais bien que) *tu as*

Khyod la 'dug (Je vois, je constate que) *tu as*

Kho la yod (Je sais bien qu') *il a*

Kho la 'dug (Je vois, je constate qu') *il a.*

La nature de l'affirmation est nettement nuancée, de telle sorte

que si quelqu'un disait volontairement *na la 'dug, j'ai*, cette forme incorrecte impliquerait par exception l'aveu inhabituel que ce quelqu'un, ignorant ce qui le concerne, découvre qu'il a.

Verbes actifs. — Auxiliaires

Présent { *na* (verbe) *gi yod.* Action dépendante de la volonté.
 { *khyod* — *gi 'dug.*
 { *kho* — *gi 'dug.*

Exemple avec le verbe *ses-pa*, savoir et l'aspect de *yod* aux 2^e et 3^e personnes (Voir aux exceptions, p. 75).

Na ses kyi yod. Je sais

Khyod ses kyi 'dug. Tu sais (maintenant).

Khyod ses kyi yod. Tu sais (depuis un certain temps) ; tu savais déjà.

Kho ses kyi 'dug. Il sait (maintenant).

Kho ses kyi yod. Il sait (depuis un certain temps) ; il savait déjà.

Nas de 'i don la chañ-ma ses kyi yod. Je sais tout ce qu'il en est.

Ñi-ma śar gyi 'dug. Le soleil se lève.

Passé :

na (verbe) *pa yin* (verbe) *byuñ* (verbe) *myoñ* (verbe) *char soñ*

khyod — *pa red* — *soñ* — *myoñ* — *char soñ*

kho — *pa red* — *soñ* — *myoñ* — *char soñ*

Nas bllas-pa yin. J'ai regardé.

Na lo bču sñon la bod la yoñ-ba yin ou *lo bču nas na bod la sleb-pa yin.* Je suis venu au Tibet il y a dix ans.

Nas khañ-ba 'di khañ gla glañ-ba yin. J'ai loué celle maison (par le locataire).

Khañ ba 'di nas khañ gla len-pa yin. J'ai loué celle maison (par le propriétaire).

Khyod 'di ru ga-re don la yoñ-ba red. Pourquoi es-tu venu ?

Nas yi-ge thob byuñ. J'ai reçu une lettre.

Sus bos soñ. Qui a appelé ?

Kho yag-po byas soñ. Il a bien agi.

Da-lla èhu-chod ga-chod rduñ soñ. Quelle heure a sonné ?

Khyod lha-sa la phyin myoñ¹ ñam. — Ca-nas 'gro ma myoñ. Es-tu allé à Lha-sa ? — Je n'y suis jamais allé.

L'usage détermine souvent le choix de l'auxiliaire. Le **participe en pa** avec *yin* est usité avec *aller*, *venir* et quelques autres verbes comme *lab-pa*, *dire*.

Futur	{	<i>ña</i> (verbe) <i>gi yin</i> (verbe) <i>yoñ</i>
		<i>khyod</i> — <i>gi red</i> — <i>yoñ</i>
		<i>kho</i> — <i>gi red</i> — <i>yoñ</i>

Ña de-rin spos-pa gnañ gi yin. Je déménage aujourd'hui.

yoñ s'emploie avec la négation. Sans négation, il n'est jamais affirmatif, mais exprime la probabilité ou le doute.

Gëig byed na kho sleb yoñ. Peut-être viendra-t-il ?

Ña 'i kha lag ña 'i khañ-mig la khyer thub yoñ ñam dris sig. Demande si on peut m'apporter mes repas dans ma chambre.

Exceptions

'dug-pa

A la première personne, *'dug-pa* exprime le renversement de l'ordre causal dans les verbes affectifs, ou simplement l'action indépendante de la volonté. Ex. :

Ña la dgos kyi yod: Je veux.

Ña la dgos kyi 'dug. Je dois; il faut que je...

Ña la mlhoñ gi yod. Je regarde.

Ña la mlhoñ gi 'dug. Je vois.

Ña lhob kyi mi 'dug. Je n'obtiens pas.

Ña gnam grañ-mo la skrag gi 'dug. Je crains le froid.

Ña chad-pa dga 'gi 'dug. J'aime la chaleur.

Ña dran gsos kyi mi 'dug. Je ne me souviens pas.

Ña yid-èhes kyi 'dug. Je crois.

Ña lloggs kyi 'dug. J'ai faim.

Ñas 'chol gyi yod rñed kyi mi 'dug. Je cherche et ne trouve pas.

(1) Prononcer *ñoñ*.

Dans tous ces cas, 'dug implique que c'est le sujet qui est affecté ou le plus affecté par l'action, que cette action est subie par lui (Je crains le froid) ou indépendante de sa volonté, surtout quand elle est négative (Je ne trouve pas).

Certains verbes sont l'objet d'exceptions d'usage, comme *yoñ-ba*, aller, qui admet *yod* aussi bien que 'dug aux 2^e et 3^e personnes sans déterminer un aspect particulier.

Comme corollaire, l'emploi de *yod-pa* aux 2^e et 3^e personnes exprime en même temps l'antériorité et la continuité de l'action.

Ex. :

Lo bêu gzug la ña rgya-gar la yañ yoñ thub-pa'i re-ba yod-pa ma red.

Il y a peu d'espoir que je revienne aux Indes dans dix ans.

Blo-bzañ žal 'cho kyi yod dam. Connaissez-vous Lo-bzañ ?

Khye rañ ga-pa bzug sa kyi yod dam. Où habitez-vous ?

PASSÉ

Le même jeu des auxiliaires et des personnes a lieu au passé dans les mêmes cas exceptionnels.

Nas bllas-pa yin mthoñ ma soñ. J'ai bien regardé mais n'ai rien vu. Thub ma soñ. Je n'ai pas pu.

Nas brjed soñ = (ña dran gsos kyi mi 'dug). J'ai oublié ou je ne me rappelle plus.

Nas ha-go ma soñ. Je n'ai pas compris.

Na ha-las soñ. Je fus très étonné.

Nas 'chol-ba yin rñed ma soñ. J'ai cherché et n'ai pas trouvé.

Nas re-li¹ gzug zin ma soñ. J'ai manqué le train.

Pour certains verbes comme *go-ba*, comprendre, la négative implique déjà une passivité suffisante mais nécessaire pour justifier la mutation d'auxiliaires. D'autres verbes, sans autre raison que l'usage, demandent *soñ* à la première personne du passé et autorisent *byuñ* à la troisième.

Nas ses soñ. Je savais.

Khos yige thob byuñ. Il a reçu une lettre.

(1) *Re-li*, transcription de l'anglais *rail*. On dit aussi *lêags-lam*, traduisant le chinois *Pie lou*, chemin de fer.

Enfin *yin* et *byuñ* aux 2^e et 3^e personnes accompagnent l'interrogation et *byuñ* est interrogatif de lui-même.

De dus lo ga-chod bžugs-pa yin. Celle fois-ci, combien d'années êtes-vous resté ?

Lan ga-chod phebs-pa yin. Combien de fois êtes-vous venu ?

Toutefois les verbes signifiant *aller*, *venir*, et *lab-pa*, *dire*, admettent *yin* aux 2^e et 3^e personnes, même sans interrogation.

Autres exceptions. — Le verbe *'gro-ba*, *aller*, à la première personne du présent, prend la forme régulière *ña 'gro gi yod*, ou la forme aberrante du passé *ña 'gro-ba yin*, *je vais*, tandis que le passé devient *ña phyin-pa yin*, *je suis allé*.

Quand un verbe a conservé dans le langage moderne et correct ses formes littéraires du présent et du passé, la forme du passé est employée sans auxiliaire à la première personne seulement.

Ñas ma bris (de 'bri-ba,). Je n'ai pas écrit.

Khos bris ma soñ. Il n'a pas écrit.

Cependant le langage vulgaire ne connaît que *bris* à tous les temps.

Lab lugs la bris 'bri-ba 'i chab la bris kyi 'dug. En langage vulgaire, écrire s'écrit bris au lieu de 'bri-ba.

Il en est de même chez nous de la concordance des temps dont certaines applications semblent pédantes ou précieuses dans le langage familier.

FUTUR

Au futur, la nuance marquée par les mutations d'auxiliaires ne porte plus seulement sur la part de la volonté, elle signifie encore le degré de certitude d'une action à venir.

Ña brjed kyi red. J'oublierai malgré moi ; j'oublierai certainement.

Ña brjed yoñ. J'oublierai probablement.

Ña 'gro gi yin. J'irai certainement.

Ña 'gro yoñ. J'irai probablement.

L'auxiliaire *yin* n'est pas usité au futur avec *ses-pa*, *savoir* ; mais *red* et *yod* sont usités aux trois personnes de ce verbe.

Ña ses kyi red. Je saurai.

Au futur, l'auxiliaire de la première personne employé à la seconde accompagne ou signifie l'interrogation.

Da-lan sku-gžogs khyed rañ lha-sa la lo ga-chod bžugs kyi yin nam.

Cette fois-ci, combien de temps resterez-vous à Lha-sa ?

Che-riñ khyod rañ čhañ 'thuñ gi yin pas. Tsering, boiras-lu du vin ?

De-riñ spos-pa gnañ gi yin-pa. Déménagerez-vous aujourd'hui ?

D'une manière générale, à tous les temps, dans l'interrogation à la deuxième personne principalement, les auxiliaires de la première personne sont admis comme appelant et anticipant ceux de la réponse.

Khyed rañ gis mkhyen soñ nam ou mkhyen byuñ. Savez-vous ?

De dus lo ga-chod bžugs-pa yin. Cette fois-ci combien de temps êtes-vous resté ?

Mkhyen gyi yod dam. Lags ses kyi yod. Connaissez-vous ? Oui, je connais.

Khyod go byuñ. Avez-vous entendu ?

Kho mčhon gi red. Sautera-t-il ?

La forme tibétaine d'un temps doit être souvent traduite par un autre temps quand cet emprunt de forme marque un aspect. Ainsi le futur peut être employé pour le présent continu :

Lam 'di ga-ba sleb kyi red. Où mène (arrive) ce chemin ?

De même le passé, malgré l'adverbe *da-lla*, *maintenant*, exprime le présent qui vient de finir.

*Da-lla čhu chod ga-chod rduñ soñ. Quelle est l'heure qui sonne ?
Quelle heure vient de sonner ?*

On comprend que malgré les différences qui séparent les langues écrite et parlée, la dernière offre des ressources à l'enseignement oral des commentateurs des textes sacrés.

Prononciation

Nous n'avons pas voulu tenir compte de la prononciation dans notre étude de la langue écrite. Il n'y a qu'à prononcer intégralement toutes les lettres, autrement dit épeler l'orthographe des

mots qui elle seule est représentative de leur sens¹, mais ne rend pas compte de leur prononciation actuelle. Si l'euphonie joue un grand rôle dans l'orthographe, ce rôle est surtout théorique. Il a été dicté par des pandits, maîtres incomparables de leur technique. L'orthographe n'est plus, n'a peut-être jamais été la notation phonétique rigoureuse d'une langue en grande partie artificielle².

La prononciation des mêmes mots varie d'ailleurs dans le temps et dans l'espace. Elle est arrivée de nos jours à un stade très éloigné de l'écriture, surtout dans le Tibet oriental. Nous allons en présenter les caractères principaux.

RADICALES. — Les radicales ont à peu près la valeur qu'ont les consonnes correspondantes des alphabets sanscrits (V. tableau I). Les palatales sifflantes *ca, cha, ja, ža, za*, propres au tibétain, se prononcent comme en français *ts, tsh, dz, j, z*.

Affectées des mêmes lettres souscrites, les gutturales, dentales et labiales ont la même valeur.

<i>kra</i>	=	<i>tra</i>	=	<i>pra</i>	=	<i>ḷa</i>	se prononcent	<i>tchra</i> .
<i>khra</i>	=	<i>thra</i>	=	<i>phra</i>	=	<i>ṭha</i>	—	<i>tchhra</i> .
<i>gra</i>	=	<i>dra</i>	=	<i>bra</i>	=	<i>ḅa</i>	—	<i>djra</i> .
<i>pya, spya</i> = <i>ča</i> se prononcent <i>tcha</i> .								
<i>phyā</i>	=	<i>čha</i>	—	<i>tchha</i> .				
<i>bya</i>	=	<i>ja</i>	—	<i>dja</i> .				
<i>mya</i>	=	<i>ṇa</i>	—	<i>gna</i> .				

(1) Ce qui est un grand avantage.

(2) Des fautes d'orthographe certaines sont une indication dans ce sens. Dans un manuscrit du X^e par exemple on relève des orthographe *pyags* pour *lčags*, impliquant que la prononciation était déjà la même pour les deux notations (v. ci-dessous).

De plus l'étude des fréquences révèle des écarts considérables entre les sourdes et aspirées d'un côté et les sonores de l'autre, celles-ci comprenant les suffixes et les préfixes. Pour cinq cents *b* on a :

31 <i>ka</i>	51 <i>kha</i>	570 <i>ga</i>	482 <i>ṇa</i>
31 <i>ta</i>	72 <i>tha</i>	614 <i>da</i>	490 <i>na</i>
163 <i>pa</i>	25 <i>pha</i>	500 <i>ba</i>	440 <i>ma</i>

Les sifflantes se répartissent ainsi :

105 <i>ža</i>	40 <i>ša</i>	860 <i>sa</i>
---------------	--------------	---------------

La langue parlée ne trahit ni la disproportion entre la fréquence des sonores et celle des sourdes, ni une telle profusion de la sifflante dentale.

LIGATURES. — Les lettres suscrites ne se prononcent pas :
rta se prononce *ta*¹ ; *skra* = *kra* = *la* se prononcent *tehra*.

Les lettres souscrites *ga* et *ra* se prononcent sauf pour les radicales indiquées ci-dessus.

Exception : *sras*, fils, se prononce *sai*. Dans le centre, le *ra* souscrit est imperceptible à l'oreille européenne. On le perçoit nettement dans tout l'Est tibétain.

Par contre dans tout le Tibet *la* souscrit se prononce seul, la radicale étant élidée : *kla*, *gla*, *bla*, *sla* se prononcent *la*.

Ex. : *bla ma*, un lama. *Rdo-rje gliñ*, Dorjeling.

SUFFIXES. — Le suffixe *sa* après une voyelle modifie cette dernière :

as se prononce *e*, *ai*

os — *ö*

us — *ü*

Ex. *de nas*, *ensuite*, se prononce *dene*.

Ce même phénomène a lieu pour les suffixes *da*, *ra*, *la*, dans le Tibet de l'Est voisin de la Chine.

Ex. : *dkar*, *blanc* se prononce *kai*

dmar, *rouge* — *mai*

ser, *jaune* — *sai*

Le double suffixe *gs* allonge la voyelle sans être lui-même prononcé :

Ex. : *lags* pr. *lā*

PRÉFIXES. — Les préfixes ont théoriquement une grande influence sur la prononciation. Les *ślokas* grammaticaux l'expriment en quatre vers qui précèdent immédiatement les quatre vers consacrés au rôle des préfixes dans les verbes (V. appendice, p. 65).

Le préfixe masculin est usité durement.

Le neutre est usité modérément.

(1) Sauf au Tibet occidental.

Le féminin est usité de manière douce.

Le très féminin est usité plus mollement.

Nous n'osons affirmer que ces notations correspondent à la gradation des tons. Nous nous bornerons à signaler que le genre des préfixes n'est pas spécifique comme celui qu'ils ont en tant que consonnes isolées. Loin de déterminer les accords, il a au contraire été déterminé par eux, expérimentalement et à une époque donnée, pour satisfaire aux nécessités de l'euphonie.

Aujourd'hui les préfixes ne notent plus les mêmes intonations dans toutes les parties du Tibet, sauf le préfixe neutre *da* qui — en contradiction avec la grammaire — se distingue de l'autre préfixe neutre. Il élide la radicale, ne laissant subsister que les lettres souscrites quand il y en a.

Ex. :	<i>dbus,</i>	<i>milieu,</i>	se prononce	<i>ü</i>
	<i>dben,</i>	<i>désert,</i>	—	<i>en</i>
	<i>dbañ,</i>	<i>puissance,</i>	—	<i>ouang</i>
	<i>dbyañs,</i>	<i>chant, voyelle,</i>	—	<i>yang</i>

Le préfixe *ma*, et *la* suscrit, précédés d'un mot terminé par une voyelle ou un suffixe muet, se nasalisent :

<i>rgya-mcho,</i>	<i>l'océan,</i>	se prononce	<i>gyang-tso</i>
<i>phyag-lde,</i>	<i>clef,</i>	—	<i>tchang-de</i>

Écriture cursive

Il ne saurait être question ici de donner des modèles des différentes écritures cursives en usage au Tibet. Leur nom d'ensemble est *'khyug-yig* qui traduit exactement *écriture cursive*. Nous renvoyons à notre étude *L'Écriture cursive tibétaine* (*Journal Asiatique*, janvier-février 1912). Elle contient une liste de sept cents contractions de mots usitées dans l'écriture courante, mais que l'on rencontre aussi quelquefois dans les manuscrits en écriture typographique. Nous lui empruntons seulement ces règles de contraction des mots composés.

1. On écrit presque toujours la lettre radicale de la première syllabe avec son préfixe, ses lettres suscrites et souscrites et son signe-voyelle s'il y en a. On supprime généralement les suffixes de la première syllabe.

2. On supprime les lettres radicales et leurs préfixes des syllabes secondaires, mais on fait suivre de leurs suffixes la lettre radicale de la première syllabe. Si les syllabes secondaires n'ont pas de suffixe, on conserve celui de la première syllabe.

Ex. : *bkris* = *bkra-sis*, grâce, bénédiction.
sdul = *sdug-bsñal*, douleur.

3. On supprime les lettres suscrites des syllabes secondaires, mais on souscrit leurs lettres souscrites sous la radicale de la première syllabe, si celle-ci n'est pas elle-même affectée de la même lettre souscrite. On souscrit de même quelquefois la radicale de la deuxième syllabe.

Cette règle produit des contractions qui ne sont ni prononçables ni transcriposables en caractères romains :

Ex. : མཚུན་ = མཚུམ་ = མཚམས་སྤྱོད་ *mchams-sbyor*, adhérence.

4. Tous les signes-voyelles du mot sont conservés et superposés dans leur ordre sur (sous pour l'u) la radicale de la première syllabe ; quelquefois sur ou sous un suffixe incorporé :

Ex. : ལྷོ་མ་ = རྫོགས་པ་ = རྫོ་ཡོད་གྲུབ་པ་ *Don yod grub-pa*.
Amoghasiddha.

Les palatales et les palatales sifflantes incorporées sont représentées par l'accent particulier des affriquées :

Ex. : རྫོ་ = རྫོ་ = རྫོ་མཚོ་ *rgya-mcho*, l'océan.

ལྷོ་ = ལྷོ་ = ལྷོ་རས་གཟིགས་ *Spyan ras gzi gs*, Avalokiteśvara.

Ma suffixe de la première syllabe, radicale ou suffixe d'une syllabe secondaire est représentée par l'anusvara sanscrit.

རྫོ་ = རྫོ་ = རྫོ་མ་ཟེ་ *bram-ze*, un brahmane.

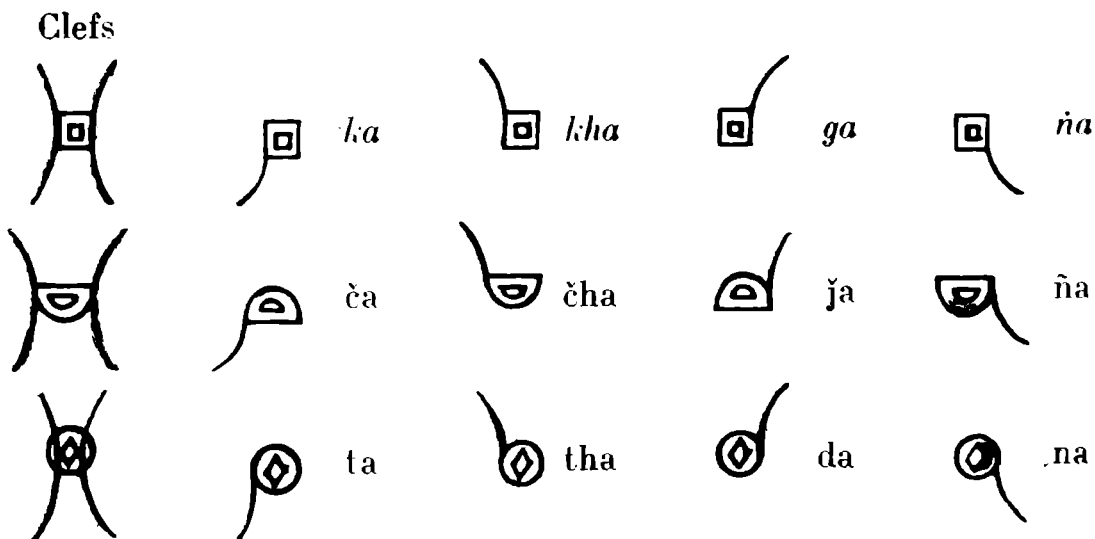
འཚོ་ = འཚོ་ = འཚོམས་མེད་ *'chams med*, impropre.

(1) Le double suffixe *gs* se contracte conventionnellement en ར་

Écriture ornementale

En dehors de l'écriture tibétaine proprement dite, il existe d'autres systèmes plus ou moins éloignés de l'écriture courante et se rapprochant des écritures indiennes, de la devanagari et surtout des écritures népalaises. Ce sont des écritures rituelles, dites ornementales, usitées seulement pour les inscriptions, les titres de livres, et les formules sacrées. La plus répandue est le lantsa ou ranja (*lan cha* ou rañca). Elles varient avec le tempérament de l'artiste calligraphe et leur étude sort du cadre de la grammaire. Nous nous bornerons à mentionner encore l'alphabet *phags-pa*, compromis entre le caractère tibétain à forme carrée et l'aspect du caractère chinois ancien. Composé par le moine *Phags-pa* sur l'ordre de l'empereur Koubilai, il fut rendu obligatoire en 1272. Incommode et encombrant, il fut presque aussitôt abandonné et ne survécut que dans la composition des sceaux officiels.

Nous exposons ci-dessous un autre système de l'alphabet tibétain, entièrement différent des autres, simple et original¹. Il est basé sur sept clefs correspondant aux familles de consonnes pour 28 lettres, plus deux signes hors clefs pour les deux dernières des 30 lettres. Les lettres *sa*, *śa*, *la*, *ra*, formées des éléments du svastika orthodoxe, sont dans l'ordre inversé, afin de suivre le sens orthodoxe de la rotation du svastika.



(1) Écriture secrète pour correspondance officielle, nommée *rin-spuñs*, du nom de son inventeur *Rin-(čhen) -spuñs(-pa)*. [XIV^e siècle].

Clefs
















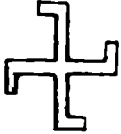














	 pa	 pha	 ba	 ma	
	 ca	 cha	 ja	 wa	
	 za	 za	 'a	 ya	
	 sa	 śa	 la	 ra	
	 ha	 a			
	 i	 e	 u	 o	
 ya	souscrit	 ra	souscrit	 la	souscrit
 wasur					

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
I. Caractères de la langue tibétaine. Langue écrite et langue parlée.	7
ÉCRITURE 8 ; Les lettres 8 ; Lecture 11 ; Ligatures 11 ; Préfixes 11 ; Suffixes 12.	
II. Morphologie syllabique	15
Les particules ou postpositions 15 ; Accords phonétiques 17 ;	
DÉCLINAISON 19 : Nominatif 21 ; Accusatif 22 ; Déterminatif 23 ; Datif 24 ; Locatifs d'espace et de temps 25 ; Instrumental 25 ; Génitif et relatif 25 ; Rapports du génitif-relatif et de l'instru- mental 26 ; Ablatif de provenance 26.	
DÉCLINAISON VERBALE 28 ; Particules non casuelles équiva- lentes 36 ; <i>bžas nas, nañ, bar</i> 36 ; <i>pas, bas</i> 36 ; Continuatives <i>ste, le,</i> <i>de</i> 36 ; <i>bžin</i> 38 ; <i>čin, žin, šin</i> 38 ; <i>gin, gyin, kyin</i> 38 ; <i>dañ</i> 39 ; Particules non casuelles non équivalentes 40 ; <i>čes, žes, šes</i> ; <i>čig, žig, šig</i> ; <i>dañ</i> ; <i>kyañ, 'añ, yañ</i> ; <i>'am</i> 40 ; <i>gañ</i> 41 ; <i>ni</i> 41 ; Finales en 'o 42 : <i>pa,</i> <i>po, ma, mo</i> 42 ; Négation 42.	
Composition des mots 44 ; <i>ñid</i> ; <i>čan, ldan</i> ; <i>mi</i> ; <i>mkhan</i> 46.	
III. Morphologie flexionnelle	49
LE VERBE	49
Préfixe <i>ba</i> 50 ; Préfixes <i>ga</i> et <i>da</i> 51 ; Préfixe <i>'a</i> 51 ; Préfixe <i>ma</i> 52. VERBES VARIABLES 52 ; Suffixe <i>sa</i> 53 ; <i>Da-drag</i> 54. VERBES TRANSITIFS 56.	

FLEXIONS DE LA RADICALE 58 ; Voix 58 ; Temps 59.

VERBES PARTIELLEMENT VARIABLES ET VERBES INVARIABLES 60.

AUXILIAIRES 61.

CONCLUSION 63.

APPENDICE..... 65

Langage honorifique 67 ; Langue parlée 71 ; Le verbe 72 ;
Etre et avoir 73 ; Verbes actifs 74 ; Exceptions 75 ; Pronon-
ciation 78 ; Écriture cursive 81 ; Écritures ornementales 83.